

ΕΘΝΙΚΟ ΚΑΙ ΚΑΠΟΔΙΣΤΡΙΑΚΟ ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΑΘΗΝΩΝ

Φιλοσοφική Σχολή

ΤΜΗΜΑ ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΑΣ ΚΑΙ ΦΙΛΟΛΟΓΙΑΣ

Π.Μ.Σ. *Ελληνογαλλικές σπουδές στη λογοτεχνία, τον πολιτισμό και τη μετάφραση*

Κατεύθυνση : Λογοτεχνία και πολιτισμός

## *Hétérotopies foucaaldiennes dans la trilogie guibertienne du sida*

Διπλωματική εργασία Μεταπτυχιακού Διπλώματος Ειδίκευσης  
στις *Ελληνογαλλικές σπουδές στη λογοτεχνία, τον πολιτισμό και τη μετάφραση*, με  
κατεύθυνση την λογοτεχνία και τον πολιτισμό

που κατατίθεται και υποστηρίζεται από τον

κ. Λουκά Χ. Σαμαλτάνο

Υπό την εποπτεία των: Επίκουρου καθηγητή κ. Σωτήριου Παρασχά  
Επίκουρης καθηγήτριας κ. Μαρίας Σπυριδοπούλου  
Επίκουρου καθηγητή κ. Νικολάου Μανιτάκη

Αθήνα  
Οκτώβριος 2021

*À Hervé, à Thierry, à Michel.*  
*À tous ceux qui sont partis trop tôt.*  
*Pour que personne ne soit oublié.*

*Που πας του ονείρου ταξιδιώτη  
στερνή αγάπη μου και πρώτη,  
από το χρόνο τον προδότη  
ποτέ δε γλίτωσε κανείς.*

**Νίκος Γκάτσος**

*Où vas-tu voyageur du rêve  
amour ultime et liminaire,  
du temps parjure  
jamais nul n'y a échappé.*

**Nikos Gatsos**

*(Traduction réalisée par nos soins)*

## Remerciements

La réalisation de ce mémoire a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude.

Je tiens avant tout à exprimer toute ma reconnaissance au directeur de ce mémoire, Monsieur Sotirios Paraschas, qui a cru dès le début à notre projet, pour sa disponibilité et surtout pour ses judicieux conseils qui ont contribué à alimenter ma réflexion et m'ont permis de trouver des solutions pour avancer, tout en m'accordant sa confiance et une large indépendance dans l'exécution de ce travail.

Je tiens également à remercier pour leur soutien constant dans l'élaboration de ce mémoire, Madame Maria Spiridopoulou, pour son sens d'écoute et d'échange, et pour avoir partagé avec moi son expérience et ses connaissances en m'apportant des précisions dans son domaine d'expertise et Monsieur Nicolas Manitakis, pour avoir su me soutenir dans mes recherches dès le début tout en m'aiguillant sur des pistes de réflexions riches et porteuses.

J'adresse des remerciements particuliers à Madame Despina Provata, pour sa confiance, son soutien inestimable et pour m'avoir aidé à trouver des solutions pour avancer.

Je tiens également à remercier sincèrement les membres du jury qui me font le grand honneur d'évaluer ce travail.

J'adresse toute ma reconnaissance au corps professoral et administratif du Département de langue et littérature françaises de l'Université nationale et capodistrienne d'Athènes, pour la richesse et la qualité de leur enseignement et pour leur coopération.

Enfin je souhaite remercier ma famille, mes proches et mes ami.e.s pour leur soutien constant, leurs efforts et leur aide quotidienne, pour leurs encouragements, et tout en particulier pour leur patience tout au long de ce travail.

## Index

<i>Hétérotopies foucaaldiennes dans la trilogie guibertienne du sida</i> .....	1
Remerciements.....	4
<b>1. Introduction</b> .....	<b>6</b>
<b>2. Hervé Guibert, un auteur politique ?</b> .....	<b>7</b>
<b>3. Les années sida</b> .....	<b>12</b>
<b>4. Les hétérotopies</b> .....	<b>19</b>
4.1. <i>Hétérotopies médicales</i> .....	28
4.2. <i>Les corps hétérotopiques</i> .....	34
4.3. <i>Les hétérotopies gay</i> .....	43
<b>5. Conclusion</b> .....	<b>48</b>
<b>6. Bibliographie</b> .....	<b>51</b>

## 1. Introduction

Il y a 40 ans, le 5 juin 1981, était publié le bulletin hebdomadaire du CDC<sup>1</sup> d'Atlanta qui faisait état d'une forme rare de pneumonie chez de jeunes homosexuels. Il s'agissait des premiers cas de VIH. Cette date subvertit l'humanité, et en particulier l'intimité. C'est le « début des années d'inquiétude grandissante face au virus, pour lequel aucune solution médicale n'a encore été trouvée » (Lhote, 2020). Il y a 30 ans, le 27 décembre 1991, mourait Hervé Guibert, écrivain témoin de cette période tragique de l'histoire de l'humanité.

Ce n'est pas le sida qui va inciter Hervé Guibert à écrire. Estimé par un public de connaisseurs, Guibert est déjà un auteur prolifique, même s'il reste inconnu par le grand public. Le corps chez Guibert<sup>2</sup> « n'est pas seulement un thème, mais le principe générateur de l'œuvre » (Sarkonak, 1997, p. 9). Son œuvre est « l'histoire d'un corps » (Genon, 2013). Avec l'arrivée du VIH et du sida dans sa vie, on découvre une « nouvelle facette de son corps multiforme » (Sarkonak, 1997, p. 6).

Guibert était homosexuel, et cela exerçait une grande influence sur son œuvre. « L'homosexualité dans ce monde, c'est possible tant qu'on n'en parle pas » écrit Hervé Guibert dans *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Sans être ni militant homosexuel ni militant pour les droits des personnes vivant avec le VIH, le rapport confus qui existe les premières années entre sida et homosexualité produit une forte violence et discrimination. Dans la première partie de notre travail, nous nous demandons si Guibert est un écrivain politique, en essayant de comprendre ce qui motive son écriture et son œuvre.

Afin d'appréhender la trilogie guibertienne du sida, nous allons par la suite voir brièvement le contexte des années sida. C'est à travers le contexte de l'époque que nous allons essayer de comprendre la visibilité ou l'invisibilité des personnes vivant avec le VIH, et des homosexuels des années 1980. Toute littérature s'inscrit dans l'histoire et situer Guibert dans le tracé du sida et dans le contexte social, politique et idéologique de son époque est primordial, car son œuvre est étroitement liée aux années 1980.

Une figure emblématique de cette période fut Michel Foucault, ami proche de Guibert, qui décéda en 1984. Foucault fut dès le début intéressé par les écrits de Guibert

---

<sup>1</sup> Les centres pour le contrôle et la prévention des maladies (Centers for Disease Control and Prevention, CDC) sont aux États-Unis la principale autorité fédérale de protection de la santé publique.

<sup>2</sup> Nous utiliserons « Guibert » pour parler de l'auteur, et « Hervé » pour faire référence à son autoreprésentation intratextuelle.

qui s'inscrivaient dans une logique foucauldienne, vu que Foucault aimait « ces formes de travail qui ne s'avancent pas comme une œuvre, mais qui s'ouvrent parce qu'elles sont des expériences : Magritte, Bob Wilson [...] et bien sûr H.G » (Foucault, 2017, p. 1063).

En 1966, Michel Foucault dans la préface de son ouvrage *Les mots et les choses*, parle pour la première fois des *hétérotopies* dans un contexte linguistique. Quelques mois plus tard, Foucault évoque de nouveau le concept d'hétérotopie, à l'occasion de deux interventions radiophoniques en proposant une analytique différente à travers l'hétérotopie. C'est dans ce cadre de l'expérience vécue que l'on va essayer de comprendre la disparité des espaces. Nous nous demandons alors si les lieux, à travers les hétérotopies ne deviennent pas des espaces autres, des espaces de contestation et d'apprentissage, qui libèrent le sujet et qui permettent à ce que l'expérience vécue soit libératrice et un espace constructif « d'un soi, d'une subjectivité individuelle ou collective jusqu'ici exclue, niée, méprisée » (Schecter, 1992).

Certes l'hétérotopie doit être étudiée dans le contexte de la spatialité, toutefois, et selon notre thèse, elle doit être aussi examinée et perçue dans le contexte de la contestation et de l'émancipation. Pour Michel Foucault « le problème [...] qui se pose à nous aujourd'hui n'est pas d'essayer de libérer l'individu de l'État et du type d'individualisation qui s'y rattache. Il nous faut promouvoir de nouvelles formes de subjectivité en refusant le type d'individualité qu'on nous a imposé pendant plusieurs siècles » (Foucault, 2017, p. 1063). Une des questions que nous nous poserons est alors comment à travers les espaces hétérotopiques, Guibert s'invente, et se constitue comme sujet, en refusant l'assujettissement. Est-ce que la trilogie, partie ultime de l'œuvre de Guibert marque le passage de l'intime à la contestation et à l'émancipation ?

Est-ce que Guibert avec l'ensemble de son œuvre et par la réappropriation de sa sexualité, s'inscrit dans cette démarche et dans cet engagement contre la normativité hétérosexuelle imposée ? Est-ce que son choix de parler de ses amours et du sida ouvertement est une stratégie de purge et de résistance ou même d'émancipation ?

## **2. Hervé Guibert, un auteur politique ?**

Hervé Serge Guibert naquit à Saint-Cloud, le 14 décembre 1955. Écrivain, scénariste, photographe et journaliste français, il est un des représentants les plus importants de la littérature de cette période, qui a su bousculer la littérature par son

écriture qui ne dissimule pas le corps, le sexe ou la mort. Guibert fut un écrivain subversif, qui a su renverser les valeurs morales d'une époque avec des écrits qui ne sont pas délibérément militants (Setti, 2016, p. 48). Son travail s'inscrit dans l'émancipation textuelle et sexuelle de l'après 1968. Ami proche de Michel Foucault, il fut définitivement influencé par le philosophe qui disait qu'il aimerait écrire des livres-bombes, « des livres qui soient utiles juste au moment où ils sont écrits ou lus » (Wade, 2021, p. 125). L'influence de Foucault est visible, puisque Guibert fait lui aussi une critique sociale et une certaine dénonciation politique qui rappelle l'esprit du philosophe. Les œuvres de Guibert sont un apprentissage de la subversion, une revendication de l'homosexualité, liée au corps, essentiellement masculin et gay, au sexe, au désir, à la jouissance.

La grande majorité des lecteurs a fait sa connaissance lors de son passage à l'émission *Apostrophes* sur Antenne 2, le 16 mars 1990, au moment où il présentait son nouveau roman *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Certains pourraient faire un amalgame et dire que Guibert est un écrivain de ladite *littérature du sida*. Certes, Guibert est ce que l'on pourrait appeler un témoin d'exception du sida, inscrit dans la lignée de ladite littérature du sida, en particulier des auteurs qui ont parlé du sida, qui ont vécu avec et qui dans la grande majorité est morte de maladies liées au sida, avec Detrez, Dreuilhe, Collard, Navarre, Hocquenghem, Barbedette et bien d'autres. C'est la période de sa célèbre trilogie du sida : *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*<sup>3</sup>, *Le Protocole compassionnel*<sup>4</sup> et *L'homme au chapeau rouge*<sup>5</sup>. Encore vivant lors de la publication des deux premiers romans en 1990 et en 1991, il ne verra jamais la troisième partie de cette trilogie imprimée, puisqu'elle paraît le 23 janvier 1992, alors que Guibert meurt à Clamart, le 27 décembre 1991.

Guibert est un témoin d'exception, car à travers la description clinique et minutieuse du corps, il devient médiateur de ce que l'épidémie est. Guibert « a su trouver les mots pour dire le sida » (Genetti & Roulin, 2016). C'est un témoin d'exception, car « il met des mots sur une expérience intime et collective inédite et l'articule en récits, lui donnant ainsi consistance, sens et relief » (Blanckeman, 2016,

---

<sup>3</sup> Par la suite, l'abréviation *À l'ami* sera utilisée pour toutes les références à ce roman d'Hervé Guibert. Les pages correspondent à l'édition de la collection *Blanche* de Gallimard.

<sup>4</sup> Par la suite, l'abréviation *Le Protocole* sera utilisée pour toutes les références à ce roman d'Hervé Guibert. Les pages correspondent à l'édition de la collection *Blanche* de Gallimard.

<sup>5</sup> Par la suite, l'abréviation *L'homme* sera utilisée pour toutes les références à ce roman d'Hervé Guibert. Les pages correspondent à l'édition de la collection *Blanche* de Gallimard.

p. 28), et il l'est plus que d'autres, car Guibert « n'est pas un écrivain d'occasion, un malade écrivant son expérience du sida, mais un écrivain devenant malade » (Blanckeman, 2016, p. 28), son premier roman *La mort propagande* étant publié en 1977 aux Éditions Régine Deforges. Avant de publier en 1990, *À l'ami*, et de parler du sida, Guibert est un auteur prolifique publiant des romans, des recueils de nouvelles, un scénario pour Patrice Chéreau, mais aussi des textes sur la photographie et autres.

Nous pourrions dire que l'œuvre de Guibert, examinée sous le spectre du sida, est divisée en deux périodes, l'avant et l'après-sida. Son audience est initialement confidentielle et plus limitée, un cercle d'initiés fascinés par le jeune homme coruscant. C'est une audience qui découvre la sexualité, les pratiques qui s'éloignent de l'hétéronormativité, tous ceux qui veulent contester la pudeur de la société française de l'époque. Ils aiment Guibert, qui parle ouvertement de pratiques homosexuelles dès ses premiers écrits, et qui par la visibilité et ses écrits est un écrivain politique à un certain niveau, « sans être militant actif de la cause homosexuelle » (Sarkonak, 2000, p. 26). Pour Anca Porumb « Guibert ne se veut pas le représentant de la communauté homosexuelle. Il veut tout simplement faire une analyse de soi à soi aux autres » (2012).

Hervé Guibert exprime à travers ses écrits l'explicite et situe certains de ses écrits entre pornographie et érotisme. Dès son premier recueil de nouvelles, *La mort propagande*, il annonce le thème de ses livres futurs, l'écriture de soi, le désir homosexuel, la mort. Lorsque ce premier livre est réédité en 1991, il ajoute un chapitre liminaire, mais ne fait aucune mention de cet acte. Pour Guibert, dans ce chapitre ajouté, son corps est un « laboratoire » qu'il offre « en exhibition, l'unique acteur, l'unique instrument de mes délires organiques » (2009, p. 8). Sans avertir le lecteur, il souhaite que ce tout premier ouvrage écrit à l'âge de vingt-deux ans serve de prémonition. Mais cette prémonition existe lorsqu'il écrit « J'éclate de tes jus, ils me bourrent, m'empoisonnent, passent dans mon sang » (2009, p. 93). Il imagine son autopsie, « c'est mon corps, c'est blême comme le bouillon des débuts de maladie, comme l'aspirine broyée dans de la confiture de fraise, c'est traître, c'est mou, c'est jaune, invertébré, chlore, flore, tout flotte, je flotte, je nage, je vague, je pue, je l'oblige à respirer » (2009, p. 93) et à travers son choix de mots, à cause de la beauté des mots et de la précision du choix lexical, le lecteur hésite à ressentir de l'émoi ou de l'affliction, ce que Guibert va faire tout au long de son œuvre.

En cette même époque paraît sur la quatrième de couverture de *Fils*, de Serge Doubrovsky, en 1977, le terme de « autofiction », écrit sans tiret et « sans prétention à

une visée théorique » (Saveau, 2010). Guibert sans inscrire son œuvre dans un cadre théorique autofictionnel, puisque « jamais de son vivant il n’employa le terme d’autofiction pour qualifier son travail », à travers l’autofiction il « parle du sida et de la crise identitaire, puis [de] la fracture autobiographique dont il est la cause, pour dire la disparition du sujet et sa mort prochaine » (Genon, 2010). L’autofiction guibertienne place le corps d’Hervé en avant. Comme écrit Bersani, en parlant de Gide « notre être corporel “touche” de multiples autres surfaces sur lesquelles il est attiré pas nécessairement par le désir, mais peut-être primordialement par des affinités formelles qui schématisent nos extensions » et nous pourrions dire qu’il s’oppose ainsi à une « visibilité potentiellement universelle [qui] réduit la visibilité d’un corps individuel délimité » (1995, p. 120-121). Le corps masculin, si souvent pénétré dans l’œuvre de Guibert, cette sexualité qui « non seulement [elle] joue dangereusement avec les termes d’une relation sexuelle (active et passive, dominante et soumise), mais [elle] élimine du “sexe” la nécessité de quelque relation que ce soit » (Bersani, 1995, p. 121-122) et transgresse les frontières culturellement imposées.

Ce n’est qu’après 1990, et la publication de *À l’ami*, qu’un public plus large va faire la connaissance de Guibert. C’est une période différente, l’étape qui marque une grande transition dans son écriture, celle où il parle du sida et surtout une période pendant laquelle le sida est omniprésent. Pour Bersani « rien n’a rendu les hommes gays plus visibles que le sida » et « la visibilité accrue conférée aux homosexuels par le sida est la visibilité d’une mort imminente, d’une invisibilité promise » (1995, p. 19-21). *L’ami*, par son énorme succès, joue un rôle fondateur dans la littérature des années du sida, car il apporte au sida sa première lisibilité, qui combat l’invisibilité promise par la mort. C’est initialement l’aveu de Guibert en tant que personne vivant avec le VIH et par la suite avec le sida, et en même temps le récit d’une époque. C’est la période pendant laquelle Guibert fait de la maladie une sorte de *topos* de l’autofiction du sida de cette période, un lieu commun de son écriture, et un thème récurrent.

L’aveu du sida s’oppose aux révélations en divulgations et à la condamnation publique, accentuée par une forte médiatisation. Guibert va faire lui-même le « grand déballage », afin que nul ne puisse dire son expérience. « Être atteint du sida revient, dans la majorité des cas [...] à avouer son appartenance à un certain “groupe à risque”, à une communauté de parias. Cette maladie fait éclater au grand jour une identité qui est parfois restée cachée [...] parmi le groupe à risque le plus durement touché au début, les homosexuels. » (Sontag, 2009, p. 145). Guibert écrit son corps, et le récit guibertien

est celui de cette expérience singulière, le produit même de cette expérience qui devient publique par son aveu.

L'écriture de Guibert, spécialement celle de la trilogie, est transgressive. Parfois cette transgression est à contre-courant de la doxa hétérosexiste et d'autres fois elle soulève les militants gays (Sarkonak, 2000, p. 164). Pour Lestrade, « Guibert, en expert littéraire ne voyait pas les liens de la maladie avec un enjeu plus vaste, politique », c'était un « homme seul, un pédé qui ne croyait pas à l'idée de communauté » (2017, p. 354). Act-Up Paris considère que Guibert ne se rend pas compte que le sida est un « scandale » qui touche d'abord « les minorités d'exclus » et non pas le « fantasme du séropositif sacrificiel » (1994, p. 176-177).

Guibert avec l'ensemble de son œuvre et par la réappropriation de sa sexualité et de sa séropositivité, s'inscrit dans une démarche et dans un engagement contre la normativité hétérosexuelle imposée. L'hétéronormativité opprime avec son sexisme la communauté homosexuelle, mais contribue aussi à un militantisme et à la construction d'un mouvement, en particulier après les événements de Stonewall à New York en 1969, et en particulier en France avec le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) et le célèbre article de Hocquenghem du 10 janvier 1972 dans *Le Nouvel Observateur*, qui va donner le ton du mouvement en France (Martel, 2008, p. 27).

La grande majorité du discours de l'époque est très violent. Qu'il soit étatique, politique, médiatique, le discours est performatif et violent. Tout au long de son œuvre, Guibert fait une réappropriation positive des injures en les utilisant constamment dans ses écrits. Le processus de réappropriation des injures commence par ce que Judith Butler appelle *réévaluation* (2017, p. 37). Grâce à la contingence de la signification d'un mot, il est possible de *resémantisation* et de *resignification* et par conséquent de réévaluation. Cette resignification est un processus linguistique, discursif et politique. Linguistique par la possible resémantisation, discursif par la ré-énonciation et politique par le fait qu'elle change la vision d'une société sur une communauté et par conséquent sa place dans cette société. Ainsi l'insulte devient un puissant terme d'émancipation et d'affirmation identitaire. À travers cette réévaluation, il est possible de resémantisation. Se réapproprier l'insulte et surtout le stigmate que celle-ci porte en elle et qui est le résultat de son historicité, permet de la rendre inane et diminuer considérablement sa force. Cette resignification est un acte éminemment politique. C'est une communauté qui affirme son identité et revendique ses droits.

Guibert à travers son œuvre, ne souhaite pas devenir semblable au reste de la société française, mais en finir avec cette situation. « L’homosexualité dans ce monde c’est possible tant qu’on n’en parle pas » écrit Guibert dans *À l’ami*. Pour Arnaud Genon, « l’œuvre de Guibert est l’histoire d’un corps fortement sexué, s’exhibant dans ses pratiques homosexuelles » (Genon, 2013). Guibert fait cette réévaluation butlerienne, dans le sens qu’il accomplit un renversement des effets des injures. Il souhaite la liberté de vivre tel qu’il le souhaite, et cela s’oppose à la tolérance, étant elle-même contradictoire et conditionnelle, puisqu’elle oscille entre acceptation et restriction (Zaouti, 2003, p. 402-404). La tolérance est le respect d’autrui, mais la tolérance de *Loi* n’est pas toujours liée à une tolérance par *Soi* (Zaouti, 2003, p. 402-404). C’est pour cette raison primordiale que Guibert ne souhaite pas la tolérance, mais la reconnaissance, dans un sens de la liberté, de l’égalité. Cette crise du sida, « a produit, comme toujours, une résistance à la violence » (Eribon, 2010, p. 24). C’est de cette crise et des combats menés par les militants et les associations, que vont naître toutes les revendications de la communauté LGBTQI+ (Eribon, 2010, p. 25). Guibert, comme nous allons le voir, sans en avoir l’intention, inscrit son œuvre dans ce travail d’émancipation, car « l’émancipation s’y affirme, dans le libre-abord de l’affectivité, de la sexualité, des relations familiales, de l’état pathologique » (Blanckeman, 2016, p. 120).

### 3. Les années sida

Printemps 1981, le docteur Michael Gottlieb, à Los Angeles, croit avoir trouvé trace d’une épidémie inquiétante qui affecte et surtout tue des sujets homosexuels. (Montagnier, 1994, p. 44). Les premiers cas apparaissent simultanément à Los Angeles, à New York et à San Francisco, des villes avec de grandes communautés homosexuelles. Le 5 juin 1981 apparaît dans une revue médicale, la première publication médicale, désormais célèbre dans l’histoire du VIH et du sida, de ce que l’on appellera par la suite sida. Cette publication médicale<sup>6</sup> dans l’austère relevé hebdomadaire *Morbidity and Mortality Weekly Report* (MMWR)<sup>7</sup> (CDC, 1981) du CDC d’Atlanta, note une recrudescence de cas de pneumocystose, et parle de cette

---

<sup>6</sup> Le principal auteur est Michael Gottlieb. Il fut médecin de l’acteur Rock Hudson. Avec l’actrice Elizabeth Taylor et avec Mathilde Krim ils vont fonder en 1985 la fondation amfAr (American Foundation for AIDS Research), grâce à une contribution de Rock Hudson, peu de temps avant sa mort liée au sida.

<sup>7</sup> La série de rapports hebdomadaires sur la morbidité et la mortalité (MMWR) est préparée par les Centres de contrôle et prévention des maladies (CDC).

pneumonie particulière, dans des cas relevés, sur cinq hommes. Les sujets sont tous des hommes jeunes de 29 à 36 ans, ils sont tous homosexuels, et atteints d'une pneumocystose<sup>8</sup>, alors que cette pneumonie survient normalement chez les sujets fortement immunodéprimés. Les cinq sujets avaient une infection due au cytomégalovirus (CMV), antérieure ou actuelle, confirmée en laboratoire et une candidose, une infection opportuniste donc parmi les facteurs de risque on retrouve l'immunodépression. Ce premier article publia la symptomatologie des patients, décrite par leurs médecins. La maladie semblait alors avoir une relation avec un « certain mode de vie homosexuel et pendant près d'une année, les recherches furent fondées sur cette hypothèse » (Helibron et Goudsmit, 1987).

Le 3 juillet 1981, un article intitulé « Cancer rare observé chez 41 homosexuels »<sup>9</sup>, signé par Lawrence K. Altman, est publié au *New York Times*<sup>10</sup>. Cet article, informe le large public de l'apparition soudaine de sarcome Kaposi, « chez des hommes homosexuels ». En septembre 1981, à Paris, le mensuel *Gai Pied* mentionne à son tour pour la première fois le « cancer gay », dans un article intitulé « Amour à risques », signé par Antoine Perruchot (Martel, 2008, p. 323).

Le 9 juillet 1982, le CDC publie un compte rendu (CDC, 1982) intitulé « Infections opportunistes et Sarcome Kaposi chez les Haïtiens aux États-Unis »<sup>11</sup>. On commence alors à constater la symptomatologie chez des non homosexuels, puisque des cas se déclarèrent chez des héroïnomanes, des Haïtiens et des hémophiles. C'est la période où le VIH et le sida visent seulement les « 4H », c'est-à-dire les homosexuels, les héroïnomanes, les Haïtiens et les hémophiles (Idier, 2018, p. 156). C'est la période pendant laquelle le CDC se demande s'il doit appeler cette nouvelle maladie GRID<sup>12</sup> ou A.I.D.S<sup>13</sup>, celle de la réitération d'un discours de haine, mais surtout du rebondissement des doctrines hétérosexistes et de l'idéologie homophobes, puisque pour le CDC « il s'avérait que les homosexuels atteints avaient des contacts sexuels plus fréquents » et qu'ils utilisaient des « poppers »<sup>14</sup> (Helibron et Goudsmit, 1987).

---

<sup>8</sup> Pneumonie à *Pneumocystis carinii*, de nos jours appelée *Pneumocystis jirovecii*.

<sup>9</sup> Le titre original est « Rare cancer seen in 41 homosexuals ».

<sup>10</sup> *The New York Times*, 3 juillet 1981, section A, page 20.

<sup>11</sup> Le titre original est « Opportunistic Infections and Kaposi's Sarcoma among Haitians in the United States ».

<sup>12</sup> Gay Related Immuno Deficiency (en français : Déficience immunitaire liée à l'homosexualité masculine) va être la dénomination initiale.

<sup>13</sup> Acquired Immuno Deficiency Syndrome, traduit par la suite S.I.D.A en français, puis Sida, puis sida.

<sup>14</sup> Drogue récréative vasodilatatrice consistant en nitrite d'amylo ou un autre type de nitrite d'alkyle contenu sous forme liquide dans un petit flacon et dont on respire les vapeurs pour ses effets euphorisants, aphrodisiaques, de sensualité exacerbée, de désinhibition, et pour la stimulation des sens et la détente des muscles lisses.

Mais désormais l'appellation GRID n'est plus pertinente. Le fait que les hémophiles et les héroïnomanes soient aussi atteints, indiquait qu'il s'agissait d'une infection par le sang (Helibron et Goudsmit, 1987).

À Paris, le docteur Willy Rozenbaum, assistant-chef de clinique au service des maladies infectieuses et tropicales de l'hôpital Claude-Bernard à Paris, est un des tous premiers cliniciens à Paris à lire le MMWR du CDC d'Atlanta et surtout à faire le rapprochement entre ce qui est décrit et un de ses patients, un homme de 38 ans, Vincent M., steward et homosexuel (Martel, 2008, p. 320). Rozenbaum va créer le Groupe français de travail sur le sida (GFTS)<sup>15</sup>, qui va jouer un rôle primordial dans l'histoire de la découverte du virus, avec la participation de Patrice Meyer et de Claude Villalonga, médecins de l'Association des Médecins gais (AMG)<sup>16</sup> et de Jean-Claude Choub, médecin et représentant du CUARH<sup>17</sup> (De Bussher et al. 2002, p. 37). Le GFTS va collecter les premières données en recensant les patients atteints de pneumocystose et de sarcomes de Kaposi (De Bussher et al., 2002, p. 39). Pour Rozenbaum son investissement particulier sur le « cancer gay », et l'afflux d'homosexuels à l'hôpital va être la cause de son départ de l'hôpital Claude-Bernard. Comme précise Rozenbaum, « on m'a tenu des propos qui signifiaient que si je voulais m'occuper des pédés, je devais aller le faire ailleurs » et c'est à la Pitié-Salpêtrière qu'il va le faire avant d'être de nouveau évincé (Martel, 2008, p. 325). En 1982 Françoise Brun-Vézinet, virologue qui travaille avec Rozenbaum, lui propose de contacter les enseignants du cours de rétrovirologie à l'Institut Pasteur : Jean-Claude Chermann, Françoise Barré-Sinoussi et Luc Montagnier, qui travaillent à l'époque sur les relations rétrovirus-cancer (Favereau, 2006, p. 20) et Rozenbaum leur parle du syndrome de lymphadénopathie généralisée (Favereau, 2006, p. 21). Le 3 janvier 1983, Rozenbaum, à la Pitié-Salpêtrière, va prélever sur un de ses patients (Barré-Sinoussi, 1983), atteint de « lymphadénopathie généralisée » un ganglion et envoie à l'Institut Pasteur la biopsie ganglionnaire, étiquetée « BRU 3.01.83 » afin que Luc Montagnier et son équipe puissent rechercher la présence du virus inconnu (Montagnier, 1994, ss. 48-50).

---

<sup>15</sup> Le GFTS réunit entre autres les médecins Rozenbaum, Kernbaum, Picard, Brunet, Gluckman, Klatzmann, Leibowitch, Rouzioux, Brun-Vézinet, Seux.

<sup>16</sup> L'AMG est fondée le 5 mai 1981, avant l'élection Mitterrand et un mois avant la publication du premier article du CDC d'Atlanta, s'inspirant sur le modèle américain des « Gay Health Centres ».

<sup>17</sup> Le Comité d'urgence anti-répression homosexuelle (CUARH) est une structure de coordination des divers groupes homosexuels en France, créée en 1979 et disparue en 1987.

En 1983, le groupe de chercheurs français souhaite isoler le virus inconnu, et c'est Barré-Sinoussi, chercheuse à l'Institut Pasteur de Paris, au laboratoire de Chermann, au sein d'une unité dirigée par Montagnier, qui observe une « activité de reverse transcriptase », ce qui prouve la présence d'un rétrovirus (Favereau, 2006, p. 17), alors que l'équipe du docteur Gallo aux États-Unis est persuadée qu'il s'agit d'un HTLV<sup>18</sup> (Montagnier, 1994, p. 55). Le 20 mai 1983, les chercheurs français annonçaient les premiers la découverte d'un rétrovirus, qui sera nommé initialement LAV<sup>19</sup>, qu'ils présumaient être à l'origine du sida, avec l'article scientifique signé par l'équipe de l'Institut Pasteur, et publié dans la revue américaine *Science*<sup>20</sup>. Cette découverte est le résultat du travail de deux groupes, d'un côté les chercheurs et les équipes de l'Institut Pasteur et de l'autre côté le GFTS de Rozenbaum et Leibowitch (Helibron et Goudsmit, 1987).

Lors d'une conférence à Cold Spring Harbor aux États-Unis en mai 1983, Barré-Sinoussi, se voit accordée cinq minutes afin de présenter hors programme les découvertes françaises (Favereau, 2006, p. 25). Le travail français sera largement critiqué et contesté (Helibron et Goudsmit, 1987) car comme précise Barré-Sinoussi « il est usage dans la communauté scientifique d'attendre des données scientifiques supplémentaires ou la confirmation par d'autres équipes pour entièrement convaincre d'une découverte qui peut paraître un peu surprenante » (Favereau, 2006, p. 27).

En 1984, l'équipe du docteur Gallo, au National Cancer Institute (NCI) de Bethesda, qui travaille sur des souches fournies par l'Institut Pasteur, réussit à son tour à isoler le rétrovirus baptisé HTLV-3 présumé distinct du LAV et décrit comme la cause du sida. Cette découverte sera publiée à son tour dans la revue scientifique *Science*<sup>21</sup> le 4 mai 1984, presque un an après la découverte initiale de l'Institut Pasteur. Les dates de publication des deux articles confirment que l'équipe française fut la première à découvrir le rétrovirus, cependant commence une sorte de conflit industriel entre la France et les États-Unis, sur la paternité de la découverte, alors que l'équipe française

---

<sup>18</sup> Le virus HTLV-1, découvert par l'équipe de Robert Gallo aux États-Unis, est le premier rétrovirus humain oncogène à avoir été découvert.

<sup>19</sup> Lymphadenopathy-Associated Virus-LAV

<sup>20</sup> Barré-Sinoussi, F., Chermann, J-C., Rey, F., Nugeyre M., Chamaret, S., Gruest, J., Dauguet, C., Axler-Blin, C., Vezinet-Brun, Rouzioux, C., F., Rozenbaum, W., Montagnier, L. (1983). Isolation of a T-lymphotropic retrovirus from a patient at risk for acquired immune deficiency syndrome (AIDS), *Science*, vol.220 (issue 4599), p.868-871. DOI: 10.1126/science.6189183

<sup>21</sup> Popovic, M., Sarngadharan, M. G., Read, E., Gallo, R. (1984), Detection, Isolation and Continuous Production of Cytopathic Retroviruses (HTLV-III) from Patients with AIDS and Pre-AIDS. *Science*. Vol. 224 (issue 4648). p.497-500.

est la toute première à découvrir le rétrovirus, mais surtout sur les brevets pour la commercialisation de tests de dépistage, résolu en 1987, après l'intervention du président américain Ronald Reagan et du Premier ministre français Jacques Chirac, avec un protocole co-signé par Gallo et Montagnier et publié dans la revue *Nature*, en mars 1987, qui confirme que le LAV et le HTLV-3 ne sont qu'un seul et même rétrovirus, rebaptisé HIV en anglais, et VIH en français.

Alors que depuis l'apparition des premiers cas, en 1981, il n'existe pas de traitement, en 1987 arrive en France l'AZT, le premier médicament à obtenir une autorisation de mise en vente sur le marché français. Malheureusement les résultats ne sont pas les meilleurs et les personnes vivant avec le VIH continuent de mourir.

Mitterrand est élu président de la République le 10 mai 1981. Ce n'est uniquement qu'un mois après son élection que l'article du CDC d'Atlanta est publié, le 5 juin 1981 et la nouvelle Assemblée nationale qui va suivre va supprimer la discrimination sur la majorité sexuelle pour les rapports homosexuels, avec la modification rapportée par Gisèle Halimi et soutenue par Robert Badinter le 27 juillet 1982. Il est impossible de savoir à quel moment du septennat le président Mitterrand est alerté sur la gravité du sida. L'inactivité de l'État et du président de la République pendant cette première période montre que le gouvernement « ne souhaite pas donner l'impression de renier trop rapidement la politique de libéralisation des mœurs menée en faveur des homosexuels » (Thiaudière et Pinell, 2002, p. 78-79) et que le pouvoir public ne souhaite pas apparaître comme les « défenseurs d'une cause marginale et politiquement risquée » (Thiaudière, 2002, p. 35). Le gouvernement ne souhaite pas se rattacher trop à la cause homosexuelle, vu que le sida est considéré un « cancer gay ». Pendant les gouvernements de Mauroy et par la suite de Fabius, l'État est absent, car sida et enjeux électoraux s'opposent, et « le gouvernement d'une gauche toujours aussi prude se tut et ne fit quasiment rien » (Caron, 2015, p. 104).

À l'opposé de l'apathie étatique la société civile va réagir dès 1983 avec la création, par des militants homosexuels, de Vaincre le sida (VLS), la première association française de lutte contre le sida (De Bussher et al., 2002, p. 29-30). En 1984, Stéphane Defert, après le décès de son compagnon Michel Foucault va fonder AIDES, et dès 1985 ses volontaires vont donner du sang afin « d'étalonner ce qui va devenir par la suite le test [de dépistage] Elisa de l'Institut Pasteur » (Defert, 2014, p. 95). L'acteur américain Rock Hudson meurt à Paris le 2 octobre 1985 et offre un visage célèbre au sida. C'est alors que la chanteuse et actrice Line Renaud, très proche de Jacques Chirac,

organise alors un premier gala contre le sida. Chirac lui conseille de créer une association pour organiser le gala et ainsi va naître l'Association des artistes contre le sida (AACS). Le 25 novembre 1985 au *Paradis Latin*, avec la présence de Jacques Chirac, Elizabeth Taylor, qui est la marraine, et de nombreux artistes qui soutiennent dès le début cette cause, comme Nana Mouskouri, Dalida et Thierry Le Luron, et autres, le gala récolte 1 million de francs. Line Renaud à l'aide de Pierre Bellemare organise quelques jours après, le 11 décembre un numéro spécial de l'émission « Au nom de l'amour » sur FR3, qui est la toute première émission de télévision exclusivement consacrée au sida et qui récolte 10 millions de francs, partagés par la suite par AIDES, par l'Institut Pasteur et par la Fondation pour la recherche médicale. C'est ainsi que l'AACS va acheter la première centrifugeuse de l'Institut Pasteur pour Montagnier (Pinell et al., 2002. p. 144-145).

L'arrivée de Chirac à Matignon marque un changement radical de position, grâce aux mesures prises par la Ministre de la Santé Michèle Barzach, au moment où l'épidémie « commence à prendre des allures de fléau social » (Tiaudière et Pinell, 2002, p. 90-91), puisqu'à partir de 1987 le cas de sida recensés en France se multiplient (Lestrade, 2017, p. 55). En France on recense en 1987, 964 décès dus au VIH, et la mortalité va augmenter et au cours des années 1993-1995, la période de plus forte mortalité, on va recenser 4549 décès en 1993, 4860 en 1994 et 4733 en 1995 (Aouba et al., 2008).

Le 6 mai 1987, un an après l'entrée à l'Assemblée nationale du Front national (FN, Jean-Marie Le Pen, président du FN, sur le plateau de l'émission politique d'Antenne 2 « L'heure de la vérité », revient sur sa proposition d'isolement des personnes vivant avec le sida dans ce qu'il appelle des « sidatoriums », ce qui veut dire la concentration et l'enferment, et précise que les modes de contagion sont « la sodomie et la drogue », mais aussi que « le sidaïque est contagieux par sa transpiration, ses larmes, sa salive, son contact. C'est une espèce de lépreux ». Le choix du président du FN d'utiliser le mot « sidaïque », en utilisant une construction similaire et qui évoque largement l'adjectif « judaïque » fait que ce néologisme est un néologisme légèrement teinté d'antisémitisme (Tournier, 1988). Cette période marque le début de la progression continue du FN. Le discours de l'époque rappelle largement la période nazie et le paragraphe 175, la stigmatisation des triangles roses dans les camps de concentration, mais aussi le cas au Royaume-Uni d'Alan Turing par sa toxicité qui intériorise l'homophobie et rapproche le sida à l'homosexualité.

Par son origine africaine, par le fait qu'il soit une zoonose, par sa voie sexuellement transmissible, le sida est « propice » aux rêves des racistes, homophobes, sérophobes et surtout pour les politiques nationalistes et pour les politiques populistes. Le sida marque un retour en arrière de toute une époque, car le partenaire sexuel ne peut pas être arraché à sa sphère sociale. Désormais il existe une chaîne de transmission transformant toute sexualité, autre que monogame et hétérosexuelle, en promiscuité dangereuse et aussi en déviance liée à l'animalité, renforçant un moralisme qui marque un retour en arrière des sociétés. (Sontag, 1989, p. 178-205). Le sida est la première épidémie « synchrone de l'âge audiovisuel » et avec une forte présence médiatique (Lebovici, 2021, p. 25). Le discours politique, médiatique et médical, autant en Europe qu'aux États-Unis « rassure », initialement et pendant un certain temps, que cette nouvelle « maladie » ne concerne pas la « majorité de la population ». Les politiques sociales mises en place « s'accompagnent d'un moralisme qui désigne les fouteurs de trouble » (Lebovici, 2021, p. 62), or cette « majorité » désigne de manière voilée les blancs hétérosexuels et faisant par conséquent des autres des parias (Sontag, 1989, p. 218).

Une très grande partie du discours de l'époque est violent. Être homosexuel est rattaché à la violence liée à l'homophobie. Le tabou est un signe d'ignorance, et la lecture biblique à-la-carte (Himbaza et al., 2007) faite par ceux qui justifient leur homophobie avec des versets de la Bible est un signe de cette ignorance. L'homosexualité ne peut pas être vécue en privé et en dehors des discours politique, médical, légal, religieux qui la déterminent (Caron, 2015, p. 122), elle est sociale et politique.

Arrive alors la violence des injures. Les injures sont porteuses d'une violence qui s'inscrit dans la mémoire et dans le corps, puisqu'ils marquent la conscience de la victime (Eribon, 1999, p. 25). Les mots définissent d'une sorte la personne, puisqu'ils nous donnent une existence discursive et sociale. Cette violence est « jetée » sur la communauté homosexuelle, dès l'apparition du « cancer gay ». Par sa transmission à travers les pratiques et en particulier par les rapports sexuels, le sida se lie à des catégories socialement définies et concerne les homosexuels et les usagers de drogue (Tin, 2003, p. 374) et par la suite les Haïtiens et les hémophiles (4H). Cette dénomination de la part du CDC américain, de « Groupe à haut risque », et l'hypermédiatisation du sida viennent non seulement accroître la stigmatisation, mais en conséquence la discrimination. Cette dénomination fait des homosexuels des « bouc-

émissaires » de la pandémie dans les pays industrialisés et la crise du sida « redonne une certaine vigueur à tous les schémas de la pensée homophobe » (Eribon, 2010, p. 24). C'est en réponse à cette violence que Guibert fait une réappropriation des injures.

Ce préjugé, l'association entre homosexualité et sida dissimule la réalité, car le sida ne fut jamais une épidémie exclusivement homosexuelle ou masculine. Cette crise du sida, a produit « une résistance à la violence » (Eribon, 2010, p. 24) et de cette crise et des combats menés par les militants et les associations, vont naître toutes les revendications de la communauté LGBTQI+, telles que la reconnaissance juridique des couples de même sexe, le mariage pour tous, le droit à la famille, à la parenté, à la GPA, à la PMA, etc. (Eribon, 2010, p. 25).

Alors qu'au début de la décennie soufflait encore un vent de libération sexuelle et d'insouciance, une guerre silencieuse qui va faire des millions de morts avait commencé. Ce qui est certain est que personne ne pouvait imaginer que ce premier compte rendu de 1981 aller marquer l'histoire de l'humanité. L'épidémie causée par ce rétrovirus, sexuellement transmissible et mortel, va changer non seulement les vies de millions de personnes, mais aussi le monde. La date du 5 juin 1981 marque le début de notre périodisation par son importance, car c'est la toute première fois qu'« apparaissent » les premiers cas identifiés de sida aux États-Unis.

#### **4. Les hétérotopies**

Tout au long de ce travail, nous recherchons à étudier le processus par lequel Guibert s'invente, et se constitue comme sujet, en refusant l'assujettissement de la société normative de son époque. Dans cette perspective, nous allons faire appel à la notion d'hétérotopie de Michel Foucault, qui va nous permettre de comprendre ce processus et en particulier le changement de fonction des espaces à travers un processus politique de déprise, entrepris par Guibert, ce qui va nous autoriser de voir que certains espaces sont des espaces de contestation, de réappropriation et finalement d'émancipation, mais surtout de soutenir notre thèse du caractère transgressif et politique de l'œuvre de Guibert et de dévoiler le processus qui transforme l'hétérotopie foucauldienne en hétérotopie guibertienne d'émancipation.

L'hétérotopie est, en médecine, une situation anatomique anormale de formations cellulaires ou tissulaires, dans un endroit du corps, où elles ne devraient pas

normalement se trouver. Michel Foucault emprunte à la terminologie médicale ce terme et dans la préface de son ouvrage qui paraît en 1966 sous le titre *Les mots et les choses*, on retrouve la première mention des *hétérotopies* dans un contexte qui n'est pas médical. Le lieu de naissance de cette première mention se trouve dans un texte de Jorge Luis Borges, que l'on retrouve initialement dans *Otras inquisiciones*<sup>22</sup> de 1952 et plus précisément dans l'essai intitulé *El idioma analítico de John Wilkins*<sup>23</sup>. L'énumération de Borges, tirée « d'une certaine encyclopédie chinoise », est une liste selon laquelle les animaux se divisent en :

a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poils de chameau, l), et cætera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches.

(Foucault, 2015, p. 1035)

Cette liste respecte certes les règles apparentes de la classification, avec un classement successif et une énumération alphabétique, mais produit « une élimination radicale de l'ordre des choses » (Sabot, 2012). La catégorie centrale des animaux « inclus dans la présente classification » indique pour Foucault l'accomplissement de cette élimination « qu'on ne parviendra jamais à définir entre chacun de ses ensembles et celui qui les réunit tous un rapport stable de contenu et de contenant » (Foucault, 2015, p. 1037). Pour Foucault, ce qui renverse l'ordre des choses n'est pas le fait de côtoyer le fantastique au réel, ni le voisinage, mais le « site lui-même où elles [les choses] pourraient voisiner » (Foucault, 2015, p. 1037). Les animaux de cette liste peuvent se retrouver uniquement dans un « espace impensable ». L'espace commun de cette rencontre ne peut s'opérer et « se trouve lui-même ruiné » et leur rencontre peut avoir lieu uniquement dans la voix de l'énumération ou le non-lieu du langage. Cette taxinomie de Borges, repose ainsi sur le vide de l'espace commun, puisque Borges « soustrait l'emplacement, le sol muet où les êtres peuvent se juxtaposer » (Foucault, 2015, p. 1037). Ainsi, la liste de Borges « arrête les mots sur eux-mêmes » à cause de l'hétérotopie (Defert, 2009, p. 40).

---

<sup>22</sup> Borges, J. L. (1957). *Enquêtes* (trad. Paul et Sylvia Bénichou). Paris: Gallimard.

<sup>23</sup> *Le langage analytique de John Wilkins* est un court essai de Jorge Luis Borges publié dans *Otras Inquisiciones*.

Michel Foucault fait la distinction entre utopie et hétérotopie. L'utopie n'existe pas dans un lieu réel, c'est un irréalisme inventé qui constitue une sorte d'idéal imaginaire. Les utopies sont celles qui « consolent » et qui « n'ont pas de lieu réel », elles sont illusoires, forgées de vaines chimères. Nous pourrions dire que Foucault dans *Les mots et les choses*, place sa conception de l'hétérotopie, en rapport avec l'utopie, dans le registre langagier ou dans celui du discours, puisqu'il dit que l'hétérotopie ruine la syntaxe des mots, le lien qui fait « tenir ensemble les mots et les choses », mais l'essentiel n'est pas cela. Ce ne l'est pas car lorsque Foucault retravaille sur un tout autre plan sa réflexion du couple utopie-hétérotopie il la situe dans l'expérience vécue dans l'espace. La valeur intrinsèque des hétérotopies, c'est le fait qu'elles bousculent, rompent l'ordre établi et déconstruisent (Roman, 2015). Foucault invente l'hétérotopie en utilisant comme exemple le texte de Borges afin de traduire « l'ordre sur fond duquel nous pensons » (Foucault, 2015, p. 1043).

Quelques mois plus tard, Foucault évoque de nouveau le concept d'hétérotopie, à l'occasion de deux interventions radiophoniques<sup>24</sup> sur France Culture, dans le cadre d'une émission de Robert Valette qui avait comme thème « Utopie et littérature ». C'est lors de cette conférence radiophonique, qui va être transcrite et publiée sous le titre *Les utopies réelles ou Lieux et autres lieux*<sup>25</sup>, que Foucault déplace l'hétérotopie du langage à l'espace, dans les « différentes manières d'être dans l'espace ou de se représenter cet espace vécu » (Sabot, 2012) et qu'il propose une analytique différente à travers l'hétérotopie, terme emprunté à la médecine. Cette approche foucauldienne concerne un certain type de lieux qui existent réellement, mais qui offrent une expérience du vécu complètement différente, puisque :

On ne vit pas dans un espace neutre et blanc ; on ne vit pas, on ne meurt pas, on n'aime pas dans le rectangle d'une feuille de papier. On vit, on meurt, on aime dans un espace quadrillé, découpé, bariolé, avec des zones claires et

---

<sup>24</sup> Le 7 décembre 1966, lors de son intervention Michel Foucault consacre son intervention aux lieux qu'il nomme *hétérotopies*, à travers son texte *Les utopies réelles ou Lieux et autres lieux*. Sa deuxième conférence radiophonique a lieu le 21 décembre 1966 et a comme titre *Le corps utopique*. Ce document sonore exceptionnel, a été publié en 2004 par l'INA en CD, dans la collection « Mémoires vives » et sous le titre *Michel Foucault, Utopies et hétérotopies*, puis en 2009 aux Nouvelles Éditions Lignes dans un court volume intitulé *Michel Foucault, Le Corps utopique, suivi de Les Hétérotopies*, avec un postface de Daniel Defert. Lorsque Michel Foucault fait son entrée dans la prestigieuse « Bibliothèque de la Pléiade », avec ses *Œuvres* en deux volumes, on retrouve cette conférence sous son titre véritable, *Les Utopies réelles ou Lieux et autres lieux* et dans une transcription nouvelle et intégrale. Lors de la première publication en 2009, l'ordre des conférences fut inversé. Ceci fut corrigé lors de la publication des *Œuvres* en 2015.

<sup>25</sup> Tout au long de ce travail lorsqu'on utilise *Les Utopies réelles ou Lieux et autres lieux* on se réfère à l'édition Foucault, M. (2015). *Œuvres*. (Coll. La Pléiade, vol.2) Paris : Gallimard.

sombres, des différences de niveaux, des marches d'escalier, des creux, des bosses, des régions dures et d'autres friables, pénétrables, poreuses.

(Foucault, 2015, p. 1238)

C'est dans ce cadre de l'expérience vécue que l'on comprend la disparité des espaces. Ainsi l'hétérotopie définit des lieux de notre réalité « absolument différents : des lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelque sorte à les effacer, à les compenser, à les neutraliser ou à les purifier » (Foucault, 2015, p. 1239). Ce sont des *contre-espaces*, des *utopies localisées*, des lieux bien réels hors de tous les lieux. Foucault fait la distinction entre l'utopie, qui n'a pas de lieu, et l'hétérotopie qui concerne un autre lieu, des lieux de l'Autre, des lieux qui effacent, qui neutralisent « les l'ensembles des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés ou réfléchis » (Foucault, 2017, p. 1574). Michel Foucault cite quelques exemples, comme le fond du jardin, le grenier et le grand lit des parents, ce lit sur lequel « on découvre l'océan, puisqu'on peut y nager entre les couvertures ; et puis ce grand lit, c'est aussi le ciel, puisqu'on peut bondir sur les ressorts ; c'est la forêt, puisqu'on s'y cache ; c'est la nuit, puisqu'on y devient fantôme entre les draps ; c'est le plaisir, enfin, puis que, à la rentrée des parents, on va être puni » (Foucault, 2015, p. 1238-1239). Mais il précise que ces contres-espaces ne sont pas le produit de l'imagination enfantine, mais des « utopies situées, des lieux réels hors de tous les lieux » organisés par la société adulte, comme c'est le cas des cimetières, des maisons closes, des prisons, des asiles, des villages du Club Méditerranéen (Foucault, 2015, p. 1238-1239).

L'hétérotopie qui « a pour règle de juxtaposer en un lieu réel plusieurs espaces qui, normalement, seraient, devraient être incompatibles » relève ainsi d'un certain usage de l'espace, donc de l'expérience de l'espace vécu. L'hétérotopie est ainsi un lieu mental ou linguistique et à la fois un espace matériel qui transgresse les rythmes sociétaux ordinaires. Elle est essentiellement définie par sa fonction de se différencier à la norme dominante, d'organiser l'espace et surtout le mouvement, le passage vers l'Autre, en embrassant la diversité, les hétérotopies s'opposent ainsi à l'ordinaire, bousculent, rompent l'ordre établi et déconstruisent.

Lors d'une conférence intitulée *Des espaces autres*<sup>26</sup>, prononcée le 14 mars 1967 au Cercle d'études architecturales de Paris<sup>27</sup>, Michel Foucault parle de nouveau des hétérotopies et développe sa théorie sur l'espace, qu'il considère comme hétérogène, puisqu'il existe des lieux qui se distinguent et d'autres qui sont des « contres-espaces ».

Michel Foucault, considère que « Nous sommes à une époque où l'espace se donne à nous sous la forme de relations d'emplacements », et que le problème de l'emplacement humain est « quelles relations de voisinage, quel type de stockage, de circulation, de repérage, de classement des éléments humains, doivent être retenus de préférence dans telle ou telle situation pour venir à telle ou telle fin » (Foucault, 2001, p. 1572). Pour Foucault cela est dû en partie par le fait que nous n'avons pas « encore accédé à une désacralisation pratique de l'espace », mais à une « désacralisation théorique de l'espace » puisque notre espace est sujet encore à des oppositions binaires (espace privé et espace publique, espace familial et espace social, etc.)

Foucault précise que « l'espace dans lequel nous vivons », cet espace dans lequel « se déroule l'érosion de notre vie » est un espace hétérogène, car nous ne vivons pas « dans une sorte de vide, à l'intérieur duquel on pourrait situer des individus et des choses », mais dans « un ensemble de relations qui définissent des emplacements irréductibles les uns aux autres et absolument non superposables » (Foucault, 2001, p. 1573-1574). Parmi tous ses emplacements il y a qui neutralisent ou inversent l'ensemble des rapports et qui contredisent tous les autres emplacements. Foucault décrit les deux types d'espaces « qui contredisent ». Tout d'abord il y a les utopies, des emplacements « sans lieu réel », qui sont « la société perfectionnée ou l'envers de la société », mais sont « fondamentalement irréels » en tant qu'espaces.

Il oppose par la suite les lieux irréels à des lieux réels :

[...] des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables.

---

<sup>26</sup> Tout au long de ce travail lorsqu'on utilise *Des espaces autres* on se réfère à l'édition suivante : Foucault, M. (2001). *Dits et écrits II. 1975-1988*. Paris : Quarto Gallimard.

<sup>27</sup> Foucault va autoriser la publication du texte de cette conférence, dans *Architecture, Mouvement, Continuité*, (n°5, octobre 1984, pp. 46-49), peu de temps avant sa mort le 25 juin 1984 et sera publié par la suite dans *Dits et écrits IV*.

Ainsi, par opposition aux utopies il les nomme hétérotopies. Il y a des emplacements où l'on retrouve les utopies et les hétérotopies en tant qu'une « sorte d'expérience mixte, mitoyenne qui serait le miroir ». C'est une utopie « puisque c'est un lieu sans lieu », mais le reflet du miroir est une hétérotopie « dans la mesure que le miroir existe réellement ». En ce qui concerne les hétérotopies Michel Foucault dans *Des espaces autres*, il précise bien que les hétérotopies sont des espaces différents, sont « une sorte de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons ».

Foucault dans *Les utopies réelles ou Lieux et autres lieux* et dans *Des espaces autres* dégage six principes permettant une description des hétérotopies. Afin de mieux les comprendre, nous avons rassemblé les exemples donnés dans les deux textes. Tout d'abord elles sont présentes dans toutes les cultures. Selon Foucault les hétérotopies « prennent évidemment des formes qui sont très variées », ce qui nous permet de « les classer en deux grands types » les *hétérotopies de crise* (collèges de garçons, service militaire, voyages de nocces, etc.) et les *hétérotopies de déviation* (maisons de repos, asiles, prisons, etc.) (Foucault, 2001, p. 1575). Les premières sont liées aux « individus en crise biologique », et les deuxièmes sont celles « que la société ménage dans ses marges, dans les plages vides qui l'entourent [et qui sont plutôt] réservés aux individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée » (Foucault, 2015, p. 1240). Le deuxième principe est le fait qu'une hétérotopie peut voir son fonctionnement modifié dans le temps (Foucault, 2015, p. 1240-1241). Pour Foucault « chaque hétérotopie a un fonctionnement précis et déterminé à l'intérieur de la société, et la même hétérotopie peut, selon la synchronie de la culture dans laquelle elle se trouve, avoir un fonctionnement ou un autre » (Foucault, 2001, p. 1576).

Le troisième principe concerne le pouvoir de l'hétérotopie de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles (le cinéma, le théâtre, le jardin, les tapis, les jardins zoologiques). Le quatrième principe précise que les hétérotopies « sont liées le plus souvent à des découpages singuliers du temps » et qu'elles sont « parentes des hétérochronies » (Foucault, 2015, p. 1243). Il existe hétérotopie du temps lorsque le temps « s'accumule à l'infini », comme c'est le cas dans les bibliothèques et les musées. L'idée de tout accumuler, de « constituer l'archive générale d'une culture » et de l'enfermer dans un « certain espace privilégié » où l'on retrouve « tous les temps, toutes les époques, toutes

les formes et tous les goûts » fait des musées et des bibliothèques une hétérotopie, puisque selon Foucault ce sont des espaces hors du temps (Foucault, 2015, p. 1243). Mais il existe aussi les « hétérotopies qui sont liées, au contraire, au temps dans ce qu'il a de plus futile, de plus passager, de plus précaire, et cela sur le mode de la fête » comme le théâtre, les foires, les villages de vacances (Foucault, 2017, p. 1579). Mais il existe aussi les hétérotopies qui « sont liées, non pas à la fête, mais au passage, à la transformation, au labeur d'une régénération » comme les collèges, les casernes, et les prisons (Foucault, 2015, p. 1244).

Le cinquième principe précise que les « hétérotopies supposent toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables » (Foucault, 2017, p. 1579). On entre dans une hétérotopie, parce qu'on est contraint d'y entrer (la caserne, la prison), ou lorsqu'« on s'est soumis à des rites, à une purification » comme les hammams des musulmans ou les saunas scandinaves (Foucault, 2015, p. 1245). Il y a aussi les hétérotopies qui sont « pures et simples ouvertures » où tout le monde peut y entrer, comme on la retrouve de nos jours « dans les fameuses chambres de motels américains où on entre avec sa voiture et avec sa maîtresse et où la sexualité illégale se trouve à la fois absolument abritée et absolument cachée, tenue à l'écart, sans être cependant laissée à l'air libre » (Foucault, 2017, p. 1580). Il existe enfin celles qui « semblent ouvertes, mais où seuls entrent véritablement ceux qui sont déjà initiés » comme était le cas d'Aragon dans les maisons closes, lorsqu'il entrait dans « le cœur du mystère » en croyant accéder « à ce qu'il y a de plus simple, de plus offert » (Foucault, 2015, p. 1245).

C'est à travers l'exemple d'Aragon dans *Les Utopies réelles ou Lieux et autres lieux*, exemple omis dans *Des espaces autres*, que Foucault nous donne le sixième principe. Le sixième principe, que Foucault nomme comme « ce qu'il y a de plus essentiel dans les hétérotopies » est le fait qu'elles « sont la contestation de tous les autres espaces » (Foucault, 2015, p. 1246), cette contestation a lieu par leur fonction, par rapport aux autres espaces des sociétés. La contestation est exercée de deux manières, soit « en créant une illusion qui dénonce tout le reste de la réalité en tant qu'illusion » comme c'est le cas des maisons closes, soit en « créant réellement un autre espace réel, aussi parfait, aussi méticuleux, aussi arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon » (Foucault, 2015, p. 1246), comme c'est le cas des colonies fondées par les Anglais en Amérique, ou les colonies fondées par les jésuites en Amérique du Sud. Dans *Des espaces autres* Foucault fait la distinction sur leur fonction,

entre les hétérotopies d'illusion, qui dénoncent « comme plus illusoirement tout l'espace réel » et les hétérotopies de compensation qui sont aptes à créer cet autre espace réel « aussi bien arrangé que le nôtre » comme fut le cas des colonies (Foucault, 2017, p. 1580). Les maisons closes et les colonies jésuites sont les deux extrêmes de l'hétérotopie, mais le bateau est « l'hétérotopie par excellence » selon Foucault, « un morceau d'espace flottant, un lieu sans lieu, vivant par lui-même, fermé sur soi, libre en un sens, mais livré fatalement à l'infini de la mer » (Foucault, 2015, p. 1247), et « la plus grande réserve d'imagination » (Foucault, 2017, p. 1581).

Selon notre thèse, et comme nous allons le voir par la suite, il est indéniable que l'hétérotopie est à comprendre dans le cadre d'une réflexion sur la spatialité, mais elle est surtout à comprendre dans le cadre de la contestation et de l'émancipation. Mais il est primordial de placer les hétérotopies dans le travail spatial du philosophe de la *French theory* où la notion de déconstruction tient une place centrale et aussi pour Michel Foucault qui souhaite déconstruire l'assujettissement de l'homme et du corps. Nous avons vu que les hétérotopies ne sont pas des lieux où la réalité sociale se reproduit de manière ordinaire, mais plutôt des lieux où les relations sociales sont différenciées, réarrangées et remises en question. L'hétérotopie est le lieu où l'Autre peut potentiellement naître. Les hétérotopies de compensation jouent un rôle régulateur qui assure la reproduction et l'expansion des relations sociales dominantes. Certes l'intérêt scientifique des hétérotopies est important, mais ce qui est le plus important est le fait que les hétérotopies mettent en évidence des aspects importants du pouvoir, en termes de reproduction et d'expansion, à travers des espaces d'assujettissement (prisons, cliniques, etc.), mais démontrent aussi de nouvelles voies et des outils de résistance sociale à cette expansion, à travers les autres lieux qui servent de refuge d'autres conduites, à travers une résistance qui ne se limite pas au dénis du pouvoir, mais qui construit une réalité sociale différente, une réalité sociale de « renversement » de l'ordre social connu.

Si nous étudions la trilogie du sida d'Hervé Guibert sous le spectre des hétérotopies, c'est parce que les hétérotopies ont selon nous une fonction politique, étant donné que dans les hétérotopies, qui sont « des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements » (Foucault, 2017, p. 1574), tous les autres emplacements réels « que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés » (Foucault, 2017, p. 1574). Selon Foucault, nous ne vivons pas dans un espace

« abstrait, homogène et vide » (Foucault, 2017, p. 1573) ni dans un espace « neutre et blanc » (Foucault, 2015, p. 1238), mais « nous vivons à l'intérieur d'un ensemble de relations qui définissent des emplacements irréductibles les uns aux autres et absolument non superposables » (Foucault, 2017, p. 1574).

Parmi les lieux tissés d'un « faisceau de relations » (Foucault, 2017, p. 1574), il existe des « espaces autres », qui « suspendent, neutralisent ou inversent, l'ensemble des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés ou réfléchis » (Foucault, 2017, p. 1574), des espaces autres qui bousculent, qui neutralisent ou inversent les rapports qu'ils désignent, rompent l'ordre établi, inversent, neutralisent, déconstruisent, les relations et les rapports aux autres lieux. Lorsque Foucault parle des « hétérotopies de déviation », il parle de déviance par rapport aux normes sociales, de délinquance par rapport aux normes sociétales et aux normes juridiques, la pathologie est alors étudiée par rapport aux normes de santé. Lorsqu'on étudie les hétérotopies, il est alors impossible de ne pas se référer à la norme, à la normalité sociétale, puisque l'anormalité, dans le sens de ce qui est contraire à la norme, ne peut exister et que l'un ne peut pas exister sans l'autre, et ce rapport est de nature dialectique (Lopez, 2018).

L'hétérotopie est ainsi une sorte de transgression de l'espace. La transgression est un geste qui concerne la limite (Foucault, 2001, p. 264). Pour Foucault, la transgression est une véritable résistance à l'ordre discursif ou rationnel. La transgression est celle qui « porte la limite jusqu'à la limite de son être ; elle la conduit à s'éveiller sur sa disparition imminente, à se retrouver dans ce qu'elle exclut [...] à éprouver sa vérité positive dans le mouvement de sa perte » (Foucault, 2001, p. 265). La transgression est celle qui libère « cette existence si pure et si enchevêtrée, pour essayer de la penser, de penser à partir d'elle et dans l'espace qu'elle dessine, il faut la dégager de ses parentés louches avec l'éthique » (Foucault, 2001, p. 265). La transgression est celle qui cherche l'Autre, elle est une sorte de sortie de la pensée binaire qui oppose tout et qui nous prive des possibilités de différence, et c'est la transgression qui nous permet de voir l'altérité et tout ce qui est différent.

En même temps les hétérotopies ont une valeur de « (ré)appropriation » qui nous permettrait d'investir l'espace autrement, « en lui conférant des rôles et des valeurs qui nous permettent d'exister différemment » (Nal, 2015) et elles sont liées « au passage, à la transformation, au labeur d'une régénération » (Foucault, 2015, p. 1244). Une régénération réalisée par la (ré)appropriation de l'espace, par l'opposition en réaction et par la contestation et la transgression des autres espaces normatifs

producteurs de contraintes, et par la créativité, puisque les hétérotopies sont un lieu d'expression de fantasmes secrets et de construction identitaire. À travers cette expérience de l'espace vécu et à travers l'expérience sociale, est construit comme nous allons voir tout au long de ce travail un processus de (ré)appropriation de la maladie, de la sexualité, un processus transgressif et politique.

Si l'on se réfère à la sociologie « la représentation la plus simple de l'individu et de son moi, que donne la sociologie, c'est qu'il est, pour lui-même ce que sa place dans une organisation fait de lui » (Goffman, 1961, p. 319). Hervé Guibert, selon notre thèse, à travers les hétérotopies, adopte dans une grande partie de son œuvre une sorte de position contestataire contre cette représentation du soi, celle imposée par la société. De notre point de vue dans l'œuvre de Guibert, on trouve la construction identitaire et une affirmation du soi guibertien, ce qui est une sorte d'itinéraire politique, et qui marque le passage d'une phase de fusion à une phase de désajustement avec la société. Guibert construit des livres hétérotopiques, dans le sens que dans son œuvre « tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés » (Foucault, 2017, p. 1574), mais aussi dans un sens métaphorique puisqu'il construit une œuvre qui s'oppose à la normalité, celle définie par Canguilhem comme le type « zéro de la monstruosité » (Canguilhem, 1962), et qui en même temps efface, neutralise, purifie les lieux tissés d'un « faisceau de relations ».

À travers la construction du soi individu guibertien, en particulier en tant que personne vivant avec le VIH et en tant que personne homosexuelle, nous avons un travail narratif autour de l'expérience, une expérience vécue à travers des espaces hétérotopiques, ce qui produit une transgression normative et une réappropriation spatiale qui engendre de son côté une sorte d'émancipation. Pour que l'on puisse étudier cela, nous avons créé trois catégories que nous nommerons les *hétérotopies médicales*, les *corps hétérotopiques* et les *hétérotopies gays*, puisque les hétérotopies ont « par rapport à l'espace restant, une fonction » (Foucault, 2001, p. 1580), une fonction, selon notre thèse, de dénonciation, de contestation et d'émancipation.

#### **4.1. Hétérotopies médicales**

Susan Sontag, dans l'incipit de *La maladie comme métaphore* nous rappelle la radicalité de la maladie, « ce territoire auquel il coûte cher d'appartenir » (Sontag, 2009, p. 12). Ce que l'on nomme tout au long de ce travail hétérotopies médicales regroupe

un ensemble d'hétérotopies concernant tout espace médical lié au *sujet malade*, mais aussi le *sujet examiné* et l'intromission médicale du corps. Le sujet se trouve ainsi dans l'hétérotopie de l'hôpital, et ce corps malade « ne répond pas aux exigences individuelles, qui sont aussi des exigences sociales, construites culturellement » (Andrieu et Boëtsch, 2008, p. 85), et comme nous allons le voir par la suite, c'est une hétérotopie et il est mis à l'épreuve dans une autre hétérotopie. Ainsi tout acte médical concerne une hétérotopie [corps malade] qui est examinée dans une autre hétérotopie [hôpital].

L'hôpital est une société à part entière, qui a ses horaires, ses rythmes, son organisation et sa désorganisation, un lieu où l'on retrouve, la naissance, la vie et la mort en même temps. L'hôpital est un espace de soins, un espace d'interactions entre soignants et entre soignants et soignés, un espace d'action et de décisions, de négociation des savoirs, un espace d'urgence, mais surtout un espace avec ses propres codes et ses règles. Selon notre thèse, les hôpitaux appartiennent aux hétérotopies de crise décrites par Foucault. C'est à l'hôpital que se recentre le sujet face à la maladie, face au destin difficile. Les espaces médicaux, « interrompent la continuité et la normalité de l'espace ordinaire quotidien de la même manière que la maladie signale une rupture ou une discontinuité avec le temps ordinaire » (Bolaki, 2015, p. 82). L'hôpital est un espace d'institutionnalisation, avec une pluralité d'espaces techniques extrêmement différenciés, avec des uniformes, et surtout avec un ensemble de rituels et de significations, avec ses propres codes et règles. À l'hôpital on retrouve ce que Strauss appelle les « statuts transitionnels » dans un passage de la vie à la mort (1992, p. 27), ce qui « oblige immédiatement à situer la discussion dans le cadre d'une structure sociale » (Strauss, 1992, p. 28). Ce processus temporel a « ouvert la voie à une première formulation du concept de trajectoire essentiellement linéaire » et celle-ci va engager la réflexion au concept de trajectoire qui renvoie « non seulement au développement physiologique de la maladie [...], mais également à toute organisation du travail déployée à suivre ce cours », puisque pour chaque maladie « sa trajectoire imposera des actes médicaux et infirmiers différents, différents types de compétences et de savoir-faire » (Strauss, 1992, p. 29-30), et cette pluralité de trajectoires contribue à l'hétérotopie de l'hôpital.

Tout au long de la trilogie, et dans le corpus guibertien du sida, si l'on y ajoute *Cytomégalo*virus, on retrouve de nombreux hôpitaux. Le premier hôpital est l'hôpital Claude-Bernard (Guibert, 1990, p. 48 ; 49 ; 51 ; 52-53 ; 55 ; 68 ; 205 ; 222 ; 232), plus

tard l'hôpital Rothschild (Guibert, 1990, p. 222-223) ; (Guibert, 1991, p. 22 ; 39 ; 46 ; 56 ; 167), l'hôpital Spallanzani à Rome (Guibert, 1990, p. 228-229 ; 232 ; 241-242) (Guibert, 1991, p. 167), l'hôpital Saint-Michel (Guibert, 1990, p. 93 ; 96) où Muzil est initialement hospitalisé, puis la Pitié-Salpêtrière (Guibert, 1990, p. 33 ; 107 ; 112) où Muzil est hospitalisé avant de mourir.

Hervé en tant que sujet examiné visite principalement deux hôpitaux, l'hôpital Claude-Bernard à Paris et l'hôpital Spallanzani à Rome. Les deux hôpitaux furent dès le début de l'épidémie les hôpitaux de « première ligne ». L'hôpital Lazzaro Spallanzani, comme l'hôpital Claude-Bernard, fut un des principaux hôpitaux concernant le VIH et le sida. Dès la première visite à Claude-Bernard, Guibert caractérise les examens comme « atroces », par leur réalisation, mais aussi par le fait qu'ils marquent l'entrée dans « une nouvelle phase de la maladie » (Guibert, 1990, p. 48), des examens qui tout au long de la trilogie sont « atrocement douloureux », « insupportable[s] », « le cauchemar » et donc « la violence [...] fait immédiatement surgir la nécessité du suicide » qui est « l'humiliation physique la plus absolue, la plus définitive » (Guibert, 1991, p. 56-57)

L'hétérotopie la plus marquante concerne la traversée de l'hôpital Claude-Bernard. L'hôpital est en déménagement, et lorsque Hervé atteint « le seul îlot encore vivant », après une traversée « dans la brume de l'hôpital fantôme du bout du monde, me souvenant de ma visite de Dachau », l'îlot « était celui du sida » (Guibert, 1990, p. 50). Cette référence concentrationnaire « sous-tend un livre qui s'écrit sur la ligne d'oscillation entre deux figures de soi, le déporté — celui qui éprouve à même un corps devenu camp d'échéance de sa condamnation — et le rescapé — celui qui espère une issue, une libération, en forme de guérison » (Blanckeman, 2016, p. 27). Certes cette référence historique est incongrue et malséante, mais elle est exacte dans « les premières perceptions physiques et mentales de la maladie » (Blanckeman, 2016, p. 27), et relative à l'apparence du corps de grand nombre de malades de cette période initiale du sida. C'est dans ce lieu que l'infirmière prépare les tubes vides « un, deux, puis trois, puis un grand, puis deux petits, et enfin ça faisait une bonne dizaine » (Guibert, 1990, p. 50). Dans cette hétérotopie on retrouve ce lieu qui rappelle à Guibert le camp de Dachau, néanmoins c'est un nouveau Dachau, celui des séropositifs, un endroit où l'on retire le sang. C'est Dachau par l'indifférence collective initiale et la symbolique est forte.

Hervé visite le pavillon Chantemesse, en traversant l'hôpital Claude-Bernard alors que « tout était désert, pillé, froid et humide, comme saccagé », en marchant le long des pavillons qui portent sur leurs frontons le titre du service « Maladies infectieuses, Épidémiologie africaine, jusqu'au pavillon des maladies mortelles » (Guibert, 1990, p. 53). À ce point, dans *À l'ami*, Guibert reconstruit, toujours dans le contexte historique et scientifique de son époque, l'histoire et la ligne de l'évolution du sida et fait le rapprochement de la zoonose arrivée d'Afrique à son traitement et au résultat final qui n'est autre que la mort, tout cela dans une sorte de personnification de l'hôpital qui rappelle par son état, l'état d'Hervé lui-même, un état qui tout au long de la trilogie fait la liaison entre la dégradation de Claude-Bernard et la « dégradation » de sa santé (Guibert, 1991, p. 27), et le passage à « l'homme qui a la mort dans ses couilles » (Guibert, 1991, p. 47).

L'hôpital est une hétérotopie de crise, une construction sociale, un espace vécu autant sur le plan individuel que sur le plan collectif. Les couloirs, les allées, les boxes de prise de sang, les laboratoires, les salles d'exams, tout cela se situe dans cette hétérotopie de l'hôpital. Guibert dans son corpus du sida, décrit ces lieux innombrables, où la douleur est induite à nombreuses reprises. Dans la trilogie il décrit « ces atroces analyses où l'on [lui] ponctionna une quantité abominable de sang » (Guibert, 1990, p. 48), les espaces médicaux en d'innombrables reprises. Lorsque par exemple Hervé subit une urographie, il subit ce qu'il appelle « une épreuve terrible », car il est humilié et nu sur une table de métal glacé, pendant plus d'une heure, alors que nul ne l'avait prévenu de la longue durée de l'examen, sous une verrière où les ouvriers qui travaillent sur un toit peuvent le voir « impuissant » et avec « une aiguille épaisse plantée dans la veine » (Guibert, 1990, p. 40-41).

L'hôpital Claude-Bernard, par son emplacement près du boulevard périphérique, est en marge, ce qui accentue la « marginalité » de l'hétérotopie placée dans les « marges » selon Foucault (Foucault, 2015, p. 1240). Lors de sa première visite dans cet hôpital, afin de réaliser des analyses « entrant par-là dans une nouvelle phase de la maladie » Hervé doit se réveiller « à jeun et de bonne heure, ne dormant pratiquement pas de la nuit par peur de manquer ce rendez-vous » (Guibert, 1990, p. 48). Pour montrer cet emplacement périphérique, donc marginal, cet espace-autre de souffrances, Hervé marche pendant une dizaine de minutes « le long d'une seconde bretelle du périphérique pour parvenir au portail de l'hôpital Claude-Bernard » (Guibert, 1990, p. 52) afin de se rendre au pavillon Chantemesse, ce « bâtiment

exclusivement affecté aux malades du sida, et un fonctionnement à l'intérieur de l'hôpital mort » (Guibert, 1990, p. 51). Par l'emplacement de l'hôpital, par sa distance, par les douleurs induises, l'hôpital s'oppose à la rive gauche que fréquente Guibert, et c'est le sida qui « affecte clairement l'identité culturelle d'Hervé, car il le fait sortir des espaces où il gagne et expose son capital culturel et le projette plutôt dans des lieux à fois culturellement et physiquement marginaux » (Jones, 2007, p. 151).

Lors des séjours à Rome, Hervé doit se rendre à l'hôpital Spallanzani, afin de faire une prise de sang, tous les quinze jours, et pour se procurer de l'AZT. Alors qu'il se sent plus à l'aise, Guibert nous informe des erreurs commises au service où il se rend, comme l'erreur de nom sur des tubes de sang déjà remplis du sang d'une autre personne (1990, p. 241) ou des problèmes liés à son arrivée retardée au service, et où pour convaincre l'infirmière de lui faire la prise de sang il colle les étiquettes avec son nom sur des tubes vides et serre l'élastique autour de son bras afin qu'elle fasse la prise de sang. C'est à ce moment qu'en se regardant accidentellement dans un miroir il se trouve beau, mais avec un visage décharné « comme ne m'appartenant plus, mais déjà à mon cadavre » (Guibert, 1990, p. 242).

Les hétérotopies médicales concernent aussi Jules, hospitalisé avec de fortes fièvres, « le corps couvert de ganglions » à l'hôpital de la Cité universitaire. Lorsque Jules décrit les symptômes associés à la maladie, Hervé a pensé qu'ils avaient « tous le sida » (Guibert, 1990, p. 38-39). Le sujet examiné ou le sujet malade se trouve dans une hétérotopie médicale ou hospitalière. Lors d'une visite de Jules à l'institut Alfred-Fournier, les « séropositifs doivent faire un contrôle tous les trois mois, un bilan spécifique du virus HIV coûte cinq cent douze francs cinquante ». Dans ce laboratoire d'analyses privé, les conditions sont meilleures qu'à Claude-Bernard, et les infirmières ressemblent à « des professeurs de piano ou des banquières ». La « piqueuse » passe sa journée à voir couler le sang et « passe tout à côté de la source de l'empoisonnement », mais demande à Hervé s'il porte un parfum précis « Habit rouge »<sup>28</sup> (Guibert, 1990, p. 171-172). Elles concernent aussi d'autres sujets malades, comme le jeune homme blond dans *Le Protocole* avec « le corps cassé en deux, qui maintenant criait en deux, il hurlait qu'il n'en pouvait plus, qu'il était trop fatigué » (Guibert, 1991, p. 41).

Selon notre thèse à travers les hétérotopies médicales, Guibert fait un long travail sur les représentations du malade. Les textes de Guibert garantissent un type

---

<sup>28</sup> *Habit Rouge* est une eau de toilette de la maison Guerlain

différent de réponse du lecteur, en ouvrant de nouvelles possibilités de voix au patient, en fournissant un format qui peut enregistrer les différences et les variations de réponse. Lorsqu'il avance le long du boulevard périphérique, cela « lui permet d'aller au-delà du format dramatique de l'hôpital et de suggérer métaphoriquement une image moins objectivée de la personne atteinte du sida » (Pratt, 1998, p. 155). Comme nous rappelle Jean-Luc Maxence, Guibert est un écrivain qui ne « mâche guère ses mots » (1995, p. 28) et qu'il n'hésite pas à en guise de condamnation sans appel « L'hôpital est un enfer » (Guibert, 1992, p. 20). Guibert, comme d'autres écrivains vivant avec le sida, dénonce la « violence iatrogène de la géhenne hospitalière » (Maxence, 1995, p. 28). Il décrit certes le milieu hospitalier parfois avec une certaine injustice, mais l'atrocité des examens est en grande partie décrite avec acuité et perspicacité, car « les modes de représentation et de visibilité du sida sont politiquement chargés » (Pratt, 1998, p. 157).

Dans la première partie de *À l'ami*, Guibert relate des derniers jours de son ami Michel Foucault. Le malade alité est Muzil [Foucault] et l'hétérotopie concerne d'une part sa présence à l'hôpital, et d'autre part sa mort. Il y a des tentatives de ponction lombaire, dont Guibert décrit la douleur horrible de l'examen. Les descriptions données des examens subis par Muzil et surtout des souffrances induites renforcent cette hétérotopie hospitalière, mais aussi la perspicacité guibertienne. Puis Muzil est transféré à la Pitié-Salpêtrière, la chambre est pleine d'amis de Muzil, mais lui est absent, car là « on lui volait sa moelle » (Guibert, 1990, p. 99). Pour Guibert l'hôpital est le lieu de ce vol acharné. Stéphane [Daniel Defert], porte « ses tas de courrier de la maison » et il retrouve même un livre de Matou [Eugène Savitzkaya]. Guibert par la suite décrit la dégradation de l'esprit de Muzil, à cause de « lésions irréparables au cerveau » et du fait que ceci doit être caché du tout Paris (Guibert, 1990, p. 100-101).

Muzil est par la suite transféré au service de réanimation, et là Hervé doit suivre un rituel de purification hospitalière « se désinfecter les mains dans le sas, enfiler des gants et des chaussons en plastique, et se revêtir d'une blouse et d'un bonnet antiseptiques » (Guibert, 1990, p. 103). Cette chambre du service de réanimation est la chambre où tout est interdit, que ce soit la nourriture, les livres que Stéphane avait rapporté « de la maison d'édition et qui sortaient tout frais de l'imprimerie » comme un rappel discret de l'hétérotopie de la bibliothèque, présente essentiellement dans *L'homme*. Cette chambre est réservée au « corps du malade et les instruments pour les soins » (Guibert, 1990, p. 103). C'est dans cette pièce que Muzil se retrouve couché, les yeux clos dans son drap blanc après la ponction cervicale.

Tout au long de la trilogie, Guibert fait l'énumération des analyses, des maladies opportunistes, des symptômes et des traitements. Cette terminologie médicale, omniprésente, pourrait se révéler problématique pour un lecteur qui n'est pas familier avec ce vocabulaire médical, mais Guibert offre souvent des descriptions qui permettent la compréhension de ce savoir médical vulgarisé. Ainsi les « keepers » sont les T4, « les gardiens, sont l'autre fraction des leucocytes, les T8 » (Guibert, 1990, p. 13) « les champignons de la pneumocystose qui sont pour les poumons et pour le souffle des boas constricteurs » (Guibert, 1990, p. 17). Cette vulgarisation permet à Guibert de construire tout d'abord une relation avec le lecteur, afin d'emporter l'adhésion des lecteurs. Tout ce savoir médical est lié au corps du sujet qui subit l'expérience médicale. Ainsi l'hétérotopie, qui rappelle l'énumération de Borges, par la relation existante entre la description analytique de la maladie et l'appréhension littéraire de la mort, est justifiée par ce recours au savoir médical.

Selon nous, Guibert dans le corpus du sida, utilise les hétérotopies dans le sens de Michel Foucault, mais en même temps il insiste sur la visibilité de la représentation. Le sujet malade est homosexuel, ce qui s'oppose « à un système de représentation dominante et d'un hétérosexualisme enracinés, qui persistent à considérer l'homosexualité comme marginale » (Schehr, 1997, p. 216). Guibert offre au lecteur une sorte de performance qui fait sortir le sujet malade de l'hôpital, afin de donner au lecteur « une image riche en potentiel de transformation résistante » (Pratt, 1998, p. 160). Le sujet malade de Guibert à travers les hétérotopies médicales affronte la cruauté de la société. Le sujet homosexuel et séropositif de Guibert n'a rien à avoir avec l'apitoiement. C'est un sujet malade certes, mais il « brise les bornes de l'institution en insistant sur sa visibilité, non pas comme obscénité, ni comme objet de pitié, mais plutôt comme spectacle à la différence » et Guibert ne souhaite pas être soumis « à la surveillance physique constante de l'hôpital ou à l'identité normalisée de malade que sa routine de déshumanisation vise à imposer », mais préfère renverser la pratique même de l'institutionnalisation (Pratt, 1998, p. 160), une approche qui nous rappelle fortement Michel Foucault pour qui « les institutions sont vecteurs d'une vérité destinée à avoir un impact sur la subjectivité » (Adorno, 2002), sont donc matrices d'assujettissement politique.

## **4.2. Les corps hétérotopiques**

L'expérience guibertienne ne peut être comprise sans étudier le rapport de Guibert à son propre corps, et en particulier à son corps sexué et à son corps malade. Ce corps « le corps de Guibert est partout dans son œuvre » (Worton, 1997, p. 63) et pour Sarkonak « la corporalité guibertienne infiltre toute l'œuvre, en est le fil conducteur et le stimulus (inter) textuel » (1997, p. 9). En fait, le corps a été salué par de nombreux critiques comme un élément essentiel de toute étude guibertienne et, en tant que tel, a reçu une attention critique considérable (Jones, 2007, p. 152), mais notre travail étudie ce corps guibertien d'une autre perspective, celles des hétérotopies.

Comme nous avons déjà dit, il est avéré que l'hétérotopie est à comprendre dans le cadre d'une réflexion sur la spatialité et selon notre thèse dans un cadre de contestation et d'émancipation. Pour certains, comme R. Kearns et G. Moon, comme pour R. Butler et H. Parr, le corps, en tant que spatialité, est un élément important qui peut être pris comme un lieu, car il est « un site important de relations sociales et d'inscription, et de résistance médicales »<sup>29</sup> (Butler et Parr, 1999, p.10). Ainsi le corps est un espace intégral, et peut être vu et perçu et tant que tel.

Selon Foucault « on ne vit pas dans un espace neutre et blanc ; on ne vit pas, on ne meurt pas, on n'aime pas dans le rectangle d'une feuille de papier ». Notre vie a lieu ailleurs, puisque « on vit, on meurt, on aime dans un espace quadrillé, découpé, bariolé, avec des zones claires et sombres, des différences de niveaux, des marches d'escalier, des creux, des bosses, des régions dures et d'autres friables, pénétrables, poreuses » (Foucault, 2015, p. 1238). Si l'on se réfère alors à ce cadre de l'expérience vécue, il existe d'autres lieux, des contre-espaces, bien réels, des espaces qui contestent l'ordinaire. Dans *Surveiller et punir*, Foucault nous rappelle que :

Longtemps on retrouvera dans l'urbanisme, dans la construction des cités ouvrières, des hôpitaux, des asiles, des prisons, des maisons d'éducation, ce modèle du camp ou du moins le principe qui le sous-tend : l'emboîtement spatial des surveillances hiérarchisées. Principe de l'« encastrement ». Le camp a été à l'art peu avouable des surveillances ce que la chambre noire fut à la grande science de l'optique.

(Foucault, 2015, p. 446)

---

<sup>29</sup> « [...] the body (an important site of social relations and medical inscription and resistance) »  
Traduction par nos soins.

Pour Foucault, les hétérotopies sont « ces espaces différents, ces autres lieux [sont] une espèce de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons » (Foucault, 2017), des espaces qui s'opposent à cet « encastrement ». Le *sujet* fait « l'épreuve simultanée de son assujettissement, de sa dépendance aux normes et de sa capacité de résistance », et c'est dans cet espace quadrillé, qui est l'espace social et institutionnalisé que réside « la capacité créatrice d'invention d'espaces autres qui peuvent stratégiquement fonctionner comme des contres-espaces » (Hortonéda, 2010, p. 73). Le corps est donc une surface de résistance et de retournement du pouvoir, comme l'hétérotopie est aussi une contestation. Ainsi les hétérotopies, comme le corps et les plaisirs, indiquent des pratiques de résistance immanentes aux normes et aux territoires qui nous assujettissent (Rambeaud, 2006).

Pour la phénoménologie merleau-pontienne, le corps instruit un type de spatialité qui n'est pas celle d'une simple chose qui occuperait l'espace. Ainsi pour Merleau-Ponty « l'espace n'est pas le milieu, réel ou logique, dans lequel se disposent les choses, mais le moyen par lequel la position des choses devient possible » (1945, p. 281) et notre corps n'est pas dans l'espace ni dans le temps, car « le corps habite l'espace et le temps » (1945, p. 162), et le « corps est notre seul moyen général d'avoir un monde » (1945, p. 171). Le plus important à retenir est que le « Être corps, c'est être noué à un certain monde [...] notre corps n'est pas d'abord dans l'espace : Il est espace » (Merleau-Ponty, 1945, p. 173). L'existence humaine est corporelle. La peau qui enclot le corps est celle qui dessine les limites entre le dedans et le dehors. Pour Michel De Certeau, « l'espace est un lieu pratiqué » (1990, p. 173), et il nous donne l'exemple de la rue qui devient espace par les marcheurs, ce qui veut dire que « un lieu ne devient espace qu'à partir du moment où un usage l'investit » (Urbain, 2014).

Chez Guibert le corps « est le principe générateur de l'œuvre » (Sarkonak, 1997, p. 9). Tout au long de son œuvre, Guibert nous donne un corps, le sien, un corps qui « se donne à lire » (Genon, 2011), en nous offrant des « parcelles de soi », en s'offrant au lecteur, en s'abandonnant à lui, à travers un projet de dévoilement artistique (Genon, 2011). Jean-Paul Sartre écrit que ce que nous connaissons de notre corps renvoie à l'existence d'autrui et à notre être pour-autrui (1943, p. 255). Le corps est alors « projection dans le monde, dilution dans les choses, et introjection du monde, absorption des choses, il est ce qui engage le sujet dans le monde en le mettant en situation de coexistence possible avec la totalité du monde » (Brohm, 2017, p. 157). Le

corps est « l'interface entre l'expérience personnelle, privatisée et l'expérience sociale, collective » (Worton, 1997, p. 64).

L'aventure du corps est « la guerre des corps, entre ceux qui revendiquent une cohérence entre le corps vivant et le corps normé et ceux qui s'en indignent » (Martin-Juchat, 2020, p. 58). Le corps normé est en bonne santé, il est blanc, sans déviations. C'est un corps qui n'est pas malade, homosexuel, ou masochiste. Ce n'est pas un corps qui recherche le plaisir dans les buissons, ou à travers l'ondinisme. Le corps de Guibert est le « corps dévêtu », avec « le sang dénudé et exposé » (Guibert, 1990, p. 14), c'est le « lieu pratiqué » de la pensée certaldienne.

Si on considère alors le corps en tant qu'espace, alors le corps malade est une hétérotopie, par le fait d'être un espace-autre, par l'altérité de son caractère et surtout par ses caractéristiques. Tout d'abord, car le corps malade est présent dans toutes les cultures. Par la suite, car elle peut se modifier dans le temps. La maladie a le pouvoir de juxtaposer en un seul lieu [le corps] plusieurs espaces eux-mêmes incompatibles dans l'espace réel. Ainsi dans le cas du sida on retrouve des maladies opportunistes et autres symptômes. Au sein de cette hétérotopie existe alors une hétérochronie, c'est-à-dire une rupture avec le temps réel, une rupture absolue avec le temps traditionnel. L'hétérotopie peut s'ouvrir et se fermer, ce qui la rend accessible et pénétrable à la fois et elles ont une fonction par rapport aux autres espaces (Foucault, 2017).

Selon notre thèse, Guibert écrit son corps, il écrit les corps, il fait de la résistance à travers le corps, celle qui s'oppose au pouvoir qui le normalise, une résistance qui transforme les topiques de cette normalité en hétérotopies contestataires d'émancipation. Pour Michel Foucault :

[...] il n'y a pas de relation de pouvoir sans résistance, sans échappatoire ou fuite, sans retournement éventuel ; toute relation de pouvoir implique donc, au moins de façon virtuelle, une stratégie de lutte, sans que pour autant elles en viennent à se superposer, à perdre leur spécificité et finalement à se confondre. Elles constituent l'une pour l'autre une sorte de limite permanente, de point de renversement possible.

(Foucault, 2017, p. 1061)

Il est certes que ne pouvons pas voir le corps « comme une singularité cohésive » (Kroker, 2012, p. 2). Pour notre part, le corps chez Guibert, est un corps « vécu, subjectif » un corps « perçu, évalué, désiré, étudié, manipulé par autrui », et un corps « en tant que réalité objective et objectivée, abstraite et anonyme » (Brohm, 2017,

p. 65), c'est le corps connu par autrui et en particulier par Jules. Jean-Paul Sartre écrit que ce que « la nature de [notre] corps [nous] renvoie à l'existence d'autrui et à [notre] être pour-autrui » (Sartre, 1943, p. 255). Pour Gilles Deleuze, tout se passe sur « [notre] corps, sur un corps social, un corps géographique » un corps qui est aussi « une géographie » (Deleuze et Parnet, 1996, p. 134), et cela parce que « tout est mélange de corps » puisque « les corps se pénètrent, se forcent, s'empoisonnent, s'immiscent, se retirent, se renforcent ou se détruisent, comme le feu pénètre dans le fer et le porte au rouge, comme le mangeur dévore sa proie, comme l'amoureux s'enfonce dans l'aimé » (Deleuze et Parnet, 1996, p. 77). Le corps est alors « projection dans le monde, dilution dans les choses, et introjection du monde, absorption des choses, il est ce qui engage le sujet dans le monde en le mettant en situation de coexistence possible avec la totalité du monde » (Brohm, 2017, p. 157). En conséquence « les modifications à apporter au monde se donnent théatiquement dans les choses présentes comme des potentialités objectives qui ont à se réaliser en empruntant notre corps comme instrument de leur réalisation » (Sartre, 1943, p. 198). La stratégie de résistance s'inscrit alors dans les représentations du corps guibertien, ce corps *queer* qui rejette la binarité de la société, qui s'oppose à la performativité et à l'assujettissement, en renversant les normes sociétales de son époque.

La trilogie de Guibert, parle du corps, du corps malade, mais aussi du corps sexué. Cette « autoscopie parfois cruelle » (Setti, 2016, p. 41) parle du corps sans hésiter. Nous dirions que la trilogie est un arbre à palabres, un long fleuve qui traverse le corps. Le sujet se trouve ainsi dans l'hétérotopie de l'hôpital, et ce corps malade « ne répond pas aux exigences individuelles, qui sont aussi des exigences sociales, construites culturellement » (Andrieu et Boëtsch, 2008, p. 85), c'est un corps hétérotopique mis à l'épreuve dans une hétérotopie.

Tout au long de la trilogie on retrouve un corps « dévêtu » (Guibert, 1990, p. 14), et nous suivons l'évolution du sida, de cet « état de faiblesse et d'abandon qui ouvre la cage de la bête qu'on avait en soi, à qui je suis contraint de donner pleins pouvoirs pour qu'elle me dévore, à qui je laisse faire sur mon corps vivant ce qu'elle s'apprêtait à faire sur mon cadavre pour le désintégrer » (Guibert, 1990, p. 17). C'est ce corps qui ressent une « fatigue inhumaine, une fatigue de cheval ou de singe greffée dans le corps d'un homme » (Guibert, 1990, p. 66), mais aussi le corps dans lequel « deux spermés contaminés agissaient ensemble comme une détonation » (Guibert, 1990, p. 116-117).

C'est aussi le corps de Muzil, qui « lancé dans les circuits médicaux, perd toute identité, ne reste plus qu'un paquet de chair involontaire, brinquebalé par-ci par-là, à peine un matricule, un nom passé dans la moulinette administrative, exsangue de son histoire et de sa dignité » (Guibert, 1990, p. 32). C'est le corps de Stéphane qui va se faufiler dans le lit de Foucault pour le réchauffer avec sa bouche, ce corps qui « était du vrai poison » (Guibert, 1990, p. 135).

Le corps malade devient dans *Le Protocole*, « le corps de vieillard » qui prend « possession de mon corps de trente-cinq ans » (Guibert, 1991, p. 10). Lorsqu'Hervé rencontre de nouveau son masseur, que l'on retrouve aussi dans son film *La pudeur ou l'impudeur*, le masseur « retrouve un corps malade, affaibli, décharné [...] une sorte de squelette sur lequel pendaient quelques rares lambeaux musculieux, des replis de peau comme éviscérés » (Guibert, 1991, p. 13-14). Désormais, pour Guibert, le corps d'Hervé, le corps de son autoreprésentation intratextuelle est un « corps décharné » (Guibert, 1991, p. 25), un « nu malade du sida » (Guibert, 1991, p. 25), un corps squelettique, cassé en deux (Guibert, 1991, p. 41), un malade « probablement condamné » (Guibert, 1992, p. 70), et tout cela qui procure à Guibert de sentiments controversés puisque « il est [Je suis] à la fois malheureux et heureux de connaître à l'intérieur de son [mon] corps la condition du vieillard (Guibert, 1991, p. 111).

Mais son corps malade était parfois un corps « qui n'était plus un éléphant ligoté avec des trompes d'acier à la place des membres ni une baleine échouée et saignée à blanc. [Il] étai[t] de nouveaux vivant. [Il] écrivai[t] de nouveau. Bientôt, peut-être, [il] baisera[i]t de nouveau. » (Guibert, 1991, p. 54). Le corps retrouve parfois la « force de vivre, d'espérer ; de bander ; de bander pour la vie, et d'écrire » (Guibert, 1991, p. 84). Pour Hervé cette expérience de la maladie est l'expérience de nouveaux territoires de son corps, car « être malade c'est vraiment pour l'homme vivre d'une autre vie » (Canguilhem, 1999, p. 49). C'est dans la douleur de la maladie, physique et psychologique qu'Hervé découvre une force inconnue faisant de lui « un colosse, un géant non pas dans [s]on endurance à la supporter, mais parce qu'elle était devenue un instrument de connaissance de [s]oi-même qui [lui] grandissait dans chacune de [s]es pensées » (Guibert, 1992, p. 41).

Mais la « douleur sidérante » (Guibert, 1992, p. 14), cette « douleur qui [lui] donnait des ailes » (Guibert, 1992, p. 43) est certes celle de la maladie, mais elle est aussi celle des examens subis et décrits. Pour apaiser la douleur lorsque Hervé part pour Corfou, dans *L'homme*, il a « les poches bourrées d'opium sous forme de gélules pour

apaiser ma douleur » (Guibert, 1992, p. 11). C'est le corps, topologie de la maladie, l'espace dans lequel « le sang était un labyrinthe dans lequel circulait le Pacman » (Guibert, 1990, p. 13-14), l'espace dans lequel a lieu la progression du virus, une « cartographie de ses colonisations » (Guibert, 1990, p. 45), la topologie des symptômes du sida et de ce virus qui transforme le corps guibertien en corps hétérotopique. Mais pour Hervé « le sida est une maladie merveilleuse », malgré qu'il soit une « maladie à paliers, un très long escalier qui menait assurément à la mort », mais dont chaque marche représente un « apprentissage sans pareil », car c'est une maladie qui donne le temps de mourir et surtout donne le « temps de découvrir enfin la vie » (Guibert, 1990, p. 181).

Avec le sida Hervé entre « dans le deuil de toute activité érotique » (Guibert, 1991, p. 168). Il devient « ardu » pour Hervé et Jules de « rebaiser ensemble », mais désormais le « virus se dressait entre [leurs] corps comme un spectre qui les repoussait » (Guibert, 1990, p. 155). Dans la trilogie on retrouve le désir pour le contact charnel avec l'être aimé, l'envie de se procurer même seul du plaisir, mais pour Hervé cela devient de plus en plus difficile. Il admet : « je ne baise plus, je n'ai plus aucune idée sexuelle, je ne me branle plus » (Guibert, 1991, p. 11). À travers la masturbation, omniprésente dans son œuvre et qui n'est pas pour Guibert un tabou, Hervé essaye de retrouver un état de sérénité, de calme et d'apaisement et parfois elle est l'acte initial avant la pénétration, comme lorsque Djanlouka rend visite à Hervé et après s'être dénudé, place un préservatif « sur son membre dressé qu'il branlait en même temps » (Guibert, 1991, p. 162-163).

Nous avons vu que lorsque Foucault retravaille sur un tout autre plan sa réflexion du couple utopie-hétérotopie il la situe dans l'expérience vécue dans l'espace. Cette approche foucauldienne concerne un certain type de lieux qui existent réellement, mais qui offrent une expérience du vécu complètement différente. À travers les hétérotopies de crise, on découvre « qu'il fallait que les premières manifestations de la sexualité virile aient lieu ailleurs », comme la défloration lors du voyage de noces. Celles qui les replacèrent, c'est-à-dire les hétérotopies de déviation, sont des « lieux que la société ménage dans les marges, dans les plages vides qui l'entourent » et « sont plutôt réservés aux individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée » (Foucault, 2015, p. 1240). Autrement dit, l'hétérotopie est liée à l'expérience vécue, et Foucault précise clairement que cette expérience est aussi l'expérience de toute union charnelle.

Le corps guibertien est certes le corps malade, un corps hétérotopique, mais c'est aussi le corps sexué, un corps qui en 1981 rencontre deux autres corps, celui de Jules et d'Arthur, du jeune masseur avec « les taches et les croutes sur tout le corps », pour former un seul corps. Dans l'œuvre de Guibert, les corps sont pénétrés. Pour Guibert, « en même temps nous prenions la maladie sur le corps de l'autre » (Guibert, 1990, p. 58). L'union charnelle chez Guibert n'est pas normée. C'est le corps qui découvre la polysexualité, ce ballet de trois corps lorsque Jules et Hervé se retrouvent avec le Poète qui « m'avait prié de le traiter comme une chienne », celui qu'Hervé le livre à Jules « me servant de Jules comme un godemiché que je ne souhaitais pas être » (Guibert, 1990, p. 160).

Le topos de l'éphèbe adulé est un topos omniprésent dans l'œuvre de Guibert, cet éphèbe symbole de la beauté masculine, présent lorsque Jules coupe les cheveux d'Hervé. Hervé est souvent dans son œuvre épris par la beauté masculine et par sa morbidesse. On retrouve l'éphèbe à musculature nuancée, à la délicatesse des formes du corps, presque androgyne, entretenant même parfois des liens entre l'angélisme et l'androgynie. L'éphèbe chez Guibert s'exhibe et expose sa nudité à la passion amoureuse, devient l'objet de toutes les convoitises, quasi mystique, une forme éthérée, presque immatérielle et sublimée. Parfois cet éphèbe est Guibert lui-même. Le corps adulé est le « beau corps dénudé charnu d'un ouvrier », celui qui ne nous donne pas seulement envie de « le lécher, mais de mordre, de bouffer, de croquer, de mastiquer, d'avaler » (Guibert, 1991, p. 90), c'est le corps du Poète, de Thierry, le corps du danseur avant l'arrivée de la maladie, le danseur qui « avait un corps splendide avec un cul insensé » (Guibert, 1991, p. 20). Épris par la beauté du Poète, « un curieux mélange, une greffe presque diabolique de plusieurs types de fantasmes : il avait le visage d'un garçonnet, le torse d'un adolescent et le sexe massif d'un paysan » (Guibert, 1990, p. 140), Hervé n'hésite pas, dans *À l'ami*, et lorsque le Poète qui est étendu sur le canapé ressent le besoin d'aller aux toilettes, Hervé décide et écrit « je l'en empêchai, pris son sexe dans ma bouche pour le soulager » (Guibert, 1990, p. 139-142) retrouvant ainsi l'ondinisme comme on le retrouve dans *Les Chiens*. Les fétichismes, le sadomasochisme et autres fantasmes ou pratiques sexuelles non-hétéronormatives sont regroupés dans cette lutte qui a lieu à travers l'expression des désirs et à travers des hétérotopies.

Hervé aime les jeunes garçons, et cela est présent dans une grande partie de son œuvre, comme Djanlouka « l'enfant qu'[il] avai[t] aimé » (Guibert, 1991, p. 163).

Guibert lui-même admet cela lorsqu'il parle de « cette attirance pour des garçons de plus en plus jeunes » et se demande s'il n'a pas atteint l'âge « de se défaire des plaisirs accordés par les jeunes garçons » (Guibert, 1991, p. 88). On retrouve le culte corporel, si fort et si présent dans la communauté homosexuelle, qui se manifeste lorsqu'Hervé visite Muzil à l'hôpital et découvre ce « corps magnifique, parfaitement musclé, délié et puissant, doré, parsemé de taches de rousseur », ce corps entretenu par Muzil, habitude confirmée par la découverte de son neveu qui découvrit dans un sac « des haltères avec lesquels son oncle s'entraînait chaque jour, malgré son souffle ravagé par la pneumocystose, pour lutter contre la progression diabolique du champignon qui colonisait ses poumons » (Guibert, 1990, p. 93).

Comme nous avons dit les corps et les plaisirs sont des territoires politiques, c'est pourquoi ils agissent sur nos relations, avec les autres et avec les espaces sociaux, et que « faire l'amour, c'est faire de son corps une hétérotopie » (Rambeaud, 2006). C'est à travers le corps de l'autre que nous découvrons notre corps, comme Jean-Paul Sartre nous rappelle quand il écrit :

En outre le corps — notre corps — a pour caractère particulier d'être essentiellement le connu par autrui : ce que je connais c'est le corps des autres et l'essentiel de ce que je sais de mon corps vient de la façon dont les autres le voient. Ainsi la nature de mon corps me renvoie à l'existence d'autrui et à mon être pour-autrui.

(Sartre, 1943, p. 255)

Hervé se demande alors si avec Jules ils ne sont pas « un couple d'assassins sauvages, sans foi ni loi » (Guibert, 1990, p. 160), lorsque les « trois corps imbriqués » de Jules, Hervé et le Poète se retrouvent ensemble. Pour Foucault « c'est grâce au miroir et au cadavre que notre propre corps n'est pas pure et simple utopie » (Foucault, 2009, p. 19). Mais pour Guibert, qui a la sensation de former avec Jules un « seul corps sans miroir au milieu », un corps hétérotopique dont il connaît parfaitement la géographie, puisque chaque fois qu'il le prend dans ses bras il a l'impression de reconquérir son « propre corps », et surtout « ces deux foyers d'infection latente » qui étaient désormais « intolérables à l'intérieur d'un seul corps » puisque « deux sidas » étaient trop pour un seul homme » (Guibert, 1990, p. 169). Pour Frédéric Rambeaud, « Il y a pourtant une manière de prendre corps hors de toute utopie : dans les plaisirs de l'amour » (2006), car « l'amour, comme le miroir et comme la mort, apaise l'utopie de votre corps, il la

fait taire, il la calme, il l'enferme comme dans une boîte, il la clôt et la scelle », car finalement « dans l'amour le corps est *ici* » (Foucault, 2009, p. 20).

### 4.3. Les hétérotopies gay<sup>30</sup>

La sexualité étant « intrinsèquement historique et sociale : le corps et leurs plaisirs sont des territoires politiques [...] Faire l'amour c'est faire de son corps une hétérotopie » (Rambeaud, 2006). Le sexe est avant tout une activité physique et psychique provoquée par l'instinct sexuel et qui procure du plaisir. C'est une activité qui permet aux corps de se rencontrer, même s'il existe des pratiques solitaires. Les rapports sexuels sont marqués par « le modèle de la sexualité hétérosexuelle monogame et pénétrative », véritable « système normatif structurant » (Andro et Bajos, 2008, p. 297). À cause de l'hétéronormativité, et surtout des attentes d'une société dans laquelle l'hétérosexualité est institutionnalisée, toute transgression normative contredit l'hégémonie hétérosexuelle et perturbe son imaginaire ce qui construit un hétérosexisme qui inclut des préjugés et des discriminations.

Foucault fut dès le début intéressé par les écrits de Guibert qui s'inscrivaient dans une logique foucauldienne. L'hétérotopie est la rencontre de deux expériences, de la façon dont « je prends corps en inventant un corps autre, en expérimentant mon corps autrement dans un certain nombre de relations » (Rambeaud, 2006, p. 38). Les hétérotopies gay, selon notre thèse, désignent des espaces existants, qui appartiennent à notre réalité, mais aussi des *contre-emplacements*, absolument *autres*, présents sous des formes différentes. Comme précise Foucault dans *Les mots et les Choses*, l'utopie console, alors que l'hétérotopie inquiète, elle secoue les familiarités de notre pensée, suspendant, bloquant et faisant vaciller nos manières de représenter, de classer et de catégoriser. Le terme *gay* se réfère à un style de vie, à une sexualité et aux relations sociales. En même temps il se réfère à des droits de la communauté LGBTQ+, qui à l'époque de Guibert n'existaient pas, et que leur manque posait de grands problèmes. Nous avons opté pour le terme *gay*, car le terme LGBTQ+ n'existait pas à l'époque, afin que l'on puisse parler aussi des expériences et des lieux dans lesquels les expériences *gay* sont vécues.

---

<sup>30</sup> Anglicisme, utilisé en France lors de la première *gay pride* de 1977, avant l'apparition du sida, de nouvelles formes de militantisme et l'installation dans le langage de l'acronyme LGBTQ+.

À partir de 1978, une partie du Marais se transforme tout doucement en quartier LGBTQ+ de Paris, avec l'ouverture de *Le Village*, rue du Plâtre (Caron, 2015, p. 97-98). La fin des années 1970, marque non seulement le déplacement des lieux de nuit homosexuels vers le quartier du Marais, mais surtout la sortie de la clandestinité, la fin de l'invisibilité gay dans l'espace public. C'est le début de l'appropriation de l'espace urbain par une population gay et du processus de gentrification qui prend place au Marais. *Le Village* est le premier bar gay qui marque cette visibilité, sans sonnette, ni judas, ouvert sur l'extérieur. Le Marais gay est un quartier inscrit dans la topographie guibertienne. Hervé dans *À l'ami*, s'y rend avec Bill et vont dans un « hallucinant restaurant juif, menés à la baguette par un serveur folle déguisé en cosaque », pour un repas durant lequel Hervé annonce à Bill sa séropositivité (Guibert, 1990, p. 183). Un lien pertinent peut être ici établi entre le Marais et Hervé, comme si Hervé souhaite instituer « un sentiment d'appartenance à des espaces particuliers qui correspondent à son identité » (Jones, 2007, p. 148).

Parmi les expériences que Guibert nous livre, on découvre la passion de Muzil pour « les orgies violentes dans les saunas ». Foucault ne fréquentait pas les saunas parisiens par peur d'être reconnu, mais fréquentait surtout ceux de la côte ouest et de San Francisco particulièrement. Mais à Paris, selon Guibert, Muzil fréquente *Le Keller*, un club qui existe encore et depuis plus de quarante ans, célèbre encore de nos jours pour les soirées principalement sur les thèmes BDSM, fisting, spanking, urophilie, et autres. Pour Foucault les pratiques S/M montraient que « nous pouvons produire du plaisir à partir d'objets, très étranges, en utilisant certaines parties bizarres de notre corps, dans des situations très inhabituelles » (Foucault, 2017, p. 1554-1565). Hervé enrichit cela avec l'énumération de « jouets » de Muzil, dans un « grand sac rempli de fouets, de cagoules de cuir, de laisses, de mors et de menottes » (Guibert, 1990, p. 29).

Si on regarde par exemple *Le Keller*, club historique de la scène hard et fetish gay française, en tant qu'hétérotopie on voit que c'est un espace que l'on retrouve dans nombreuses cultures à travers le monde. Nous pourrions dire que c'est une hétérotopie de crise, selon la description foucauldienne. Cet espace à une fonction précise, et son fonctionnement peut se modifier dans le temps. Un club fétichiste a le pouvoir de juxtaposer en un lieu réel plusieurs espaces. Ainsi on retrouve les pratiques extrêmes du sexe hard, le fétichisme, mais aussi de nombreux « jeux », des slings, banquettes, croix de Saint-André, espaliers, cages, baignoires dans des espaces différents, des playrooms et des cabines. Au *Keller*, on retrouve une rupture absolue avec le temps

traditionnel, pas à une accumulation de temps, mais au temps futile de la fête comme le définit Foucault. On n'accède pas au *Keller* comme dans un café. Il y a un « rituel » qui doit être respecté. Le rite de la purification est obligatoire dans cet établissement qui offre des douches, classique et anales. Le tout est un espace autre qui est bien réel. C'est un « espace absolument autre » (Foucault, 2001, p. 1575) où tout est naturel à l'égard du sexe, un espace où toute personne est encore dans le monde physique, sans être pollué par les valeurs morales, hors de toute normativité sociale, un espace d'une permmissibilité remarquable.

À travers l'exemple du *Keller*, lieu mythique que fréquentait Muzil, nous observons que l'hétérotopie du *Keller*, permet d'exister différemment. Cet espace permet à ceux qui le fréquentent, d'être et de faire. Cet espace permet d'apprendre à faire sien un espace, dans ce cas le BDSM ; de s'opposer aux normes sociales et familiales ; et de faire preuve de créativité, puisque cet espace est lié aux fantasmes les plus secrets. C'est un lieu d'émancipation, d'affranchissement de toute norme et surtout d'acceptation de ses propres désirs.

Cette hétérotopie, concerne aussi les saunas gay, et oppose le plaisir à la mort et se lie à la mort et au sida, lorsque Guibert considère qu'à cause du VIH et du sida les lieux de rencontres (saunas, bars, cinémas, backrooms, etc.) sont délaissés par le monde qui les fréquente et Muzil répond :

Détrompe-toi, répondit-il, il n'y a au contraire jamais eu autant de monde dans les saunas, et c'est devenu extraordinaire. Cette menace qui flotte a créé de nouvelles complicités, de nouvelles tendresses, de nouvelles solidarités. Avant on n'échangeait jamais une parole, maintenant on se parle. Chacun sait très précisément pourquoi il est là.

(Guibert, 1990, p. 30)

Ses espaces réservés à une clientèle homosexuelle, principalement masculine, existent depuis des décennies. Espaces d'exhibition, de nudité, de promiscuité des corps invite à la rencontre charnelle, à l'exhibitionnisme et au voyeurisme (Manin, 2013). À l'opposé des espaces réservés à une clientèle masculine homosexuelle on retrouve les jardins de la Fontaine à Nîmes, un espace extérieur, lieu de drague gay et hétérosexuel. Le jardin est selon Foucault la plus ancienne des hétérotopies. Cette hétérotopie est accentuée par les rencontres et par les pratiques sexuelles entre hommes, des corps hétérotopiques se rencontrent dans une hétérotopie et deviennent un corps

hétéroropique. Hervé précise que « depuis l'agression dans les jardins de la Fontaine à Nîmes, [il] n'étai[t] plus très chaud pour les balades au clair de lune » (Guibert, 1991, p. 144). Ce n'est pas la première fois que Guibert parle d'une agression homophobe dans un jardin public. Dans *La mort propagande*, il parle des bosquets des Tuileries et d'une autre agression.

Les espaces commerciaux réservés à une clientèle homosexuelle, principalement masculine, sont surtout des espaces sécurisés et anonymes, qui permettent d'explorer la sexualité d'une manière simple et sociale. À Paris les méga saunas gays<sup>31</sup> des années 1980, comme l'*Euro Men's Club*, et *IDM*, qui subsistent toujours de nos jours, sont certes des lieux de drague et de rencontre avec sauna finlandais, hammam, jacuzzi, douches communes, darkrooms, cabines et autres, mais aussi des lieux de sociabilité, qui proposent un bar, une salle de sport. C'est l'hétérotopie du sauna, qui permet à toute personne un retour réflexif sur soi. Accéder un lieu exclusivement gay, demande à toute personne non initiée ce retour réflexif, mais également à toute personne initiée, puisque c'est un espace de contestation, d'invention et d'émancipation.

Dans la *Volonté de savoir*, le corps et les plaisirs sont une réalité matérielle sur laquelle s'applique le pouvoir, c'est-à-dire le lieu effectif qu'il investit, mais aussi topiques puisqu'ils montrent « comment les dispositifs de pouvoir s'articulent directement sur le corps — sur des corps, des fonctions, des processus physiologiques, des sensations, des plaisirs » (Foucault, 2015, p. 729) et font ainsi du corps un lieu. Puisque l'hétérotopie a la nature à « nous faire investir l'espace d'une manière singulière, en lui conférant des rôles et des valeurs qui nous permettent d'exister différemment » (Nal, 2015), les corps comme les plaisirs « indiquent des pratiques de résistance immanentes aux normes et aux territoires qui nous assujettissent » (Rambeaud, 2006).

Au Mexique, dans « une boîte homosexuelle », qui selon notre thèse est une hétérotopie, comme l'est aussi « un café pédé proche de l'hôtel [...] un café tout rose avec des gens très tristes » (Guibert, 1992, p. 131) à Moscou, Hervé devient l'objet de toutes les convoitises, pendant que « les garçons avaient fait la queue devant moi pour

---

<sup>31</sup> Le sauna gay est un lieu où les hommes peuvent se relaxer, faire des rencontres et avoir des rapports sexuels avec d'autres hommes, dans un milieu propice à la nudité à l'aide de l'humidité et de la chaleur.

me dévisager et, les plus audacieux, me palper comme un porte-bonheur » (Guibert, 1990, p. 61).

Tout au long de la trilogie, on retrouve Hervé à Elbe, « cet endroit miraculeux » où Hervé a « écrit la plupart de mes [ses] livres » (Guibert, 1991, p. 121), la chambre d'Hervé, la sacristie, les objets rapportés de Rome, les souvenirs, tous ces objets qu'il hésite de rapporter à Paris, car cela « ce serait en déposséder cet endroit où je veux être enterré, dans le jardin, sous le lentisque face à la mer » (Guibert, 1991, p. 117). L'ancien Presbytère de l'ermitage de Santa Catarina à Rio nell'Elba, est à partir de 1979 le lieu de rencontre d'un groupe majoritairement homosexuel et masculin, est sa fonction est différenciée à celle initialement prévue.

Après la mort de Muzil [1984], le même été et lors d'un séjour à l'île d'Elbe Hervé dit à Gustave « On va tous crever de cette maladie, moi, toi, Jules, tous ceux que nous aimons ». C'est l'été et ils se trouvent nus sur la plage en bord de la méditerranée (Guibert, 1990, p. 116-117). C'est la nudité qui « contribue à expliquer, à définir, à enrichir la notion d'intimité » (Barthe-Deloizy, 2003, p. 93), cette nudité qui « appartient à la sphère privée et à l'intimité ; si elle s'affiche à l'extérieur, dans l'espace public, elle sort de son statut traditionnel et provoque une perturbation de la notion même d'espace public » (Barthe-Deloizy, 2003, p. 96)

La plage est certes une hétérochronie, puisque nous avons une rupture du temps conventionnel, une sortie de la vie quotidienne, mais aussi un espace hétérotopique, puisque la plage naturelle<sup>32</sup> sur laquelle se trouvent les amis, est un lieu échappatoire où certaines pratiques telles que la nudité sont possibles (Rieucan et Lageiste, 2008, p. 3-6). Sur la plage le comportement est déviant par rapport à la norme exigée, un espace qui permet de « s'affranchir des normes de sociabilité, des contraintes et des interdits qui structurent notre quotidien. Ainsi l'absence de référence à la société locale, mais aussi son accessibilité contrôlée, puisqu'il existe des codes de conduite particuliers pour chaque plage, tout cela fait de la plage une hétérotopie (Lageiste, 2008, p. 7-26). Hervé ainsi se trouve dans une hétérotopie [la plage] et parle du sida. La plage est aussi présente lorsque Hervé se retrouve sur la plage de sable noir avec Gustave (Guibert, 1991, p. 149), lorsqu'il Hervé est à la plage où de jeunes garçons se lavent et « à la dérobée [il] contemplai[t] leurs torsos minces et musclés » (Guibert, 1991, p. 191),

---

<sup>32</sup> Les plages naturelles sont les plages qui n'ont pas subies de transformations par l'homme. Elles s'opposent aux plages organisées.

lorsqu'il se retrouve sur la plage déserte où « un garçon était venu, seul, faire sa gymnastique. Il boxait dans le vide, face à l'océan » (Guibert, 1991, p. 215-216).

## 5. Conclusion

Tout au long de son œuvre, Guibert « se donne à lire » (Genon, 2011), que ce soit à travers ses livres ou ses photographies, deux modalités qui expriment la même volonté, il nous offre « des fragments autobiographiques », des « parcelles de soi », en s'offrant au lecteur, en s'abandonnant à lui, à travers un projet de dévoilement artistique (Genon, 2011). Son écriture est une « écriture qui s'assume comme un appel au désir, à l'amour » (Legendre, 2011). Guibert exprime tout ce qui est intime, à travers des « autofabulations » (Genon, 2011), et à travers une « automythologie performative » (Legendre, 2011).

Pour exprimer tout ce qui est intime, il lui offre une topologie, en plaçant cette intimité dans des espaces. L'intimité, qu'elle concerne le rapport à soi, la nature essentielle qui reste cachée sous les apparences, ou la réalité profonde strictement personnelle qui relève de ce que l'on nomme sphère privée, n'est jamais privée, car la sphère privée est toujours déterminée par la sphère publique. C'est le « discours politique, médical, légal, religieux et peut-être commercial qui le déterminent » (Caron, 2015, p. 121-122). La sexualité est intrinsèquement historique et sociale. C'est pour cette raison que les corps et leurs plaisirs sont des territoires politiques (Rambeaud, 2006).

Guibert construit son œuvre à l'encontre des discours normatifs, en parlant ouvertement et sans tabous de ses amours qui se conjuguent au masculin. Il s'oppose à la performativité étatique, politique, sociétale, médiatique, et à travers la réappropriation du corps et des plaisirs, il démontre l'inutilité de la binarité normative du genre et de la sexualité qui domine le monde. Hervé Guibert avec l'ensemble de son œuvre (*Les Chiens*, *Fou de Vincent*, *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, etc.) et par la réappropriation de sa sexualité, s'inscrit selon nous dans cette démarche et dans cet engagement contre la normativité hétérosexuelle imposée. Guibert fut un ami proche de Foucault, et fit le choix, conscient ou inconscient, d'offrir au lecteur son expérience, « comme enjeu sexuel, comme être de désir » (Legendre, 2011), non seulement pour être aimé et désiré par les lecteurs, mais aussi pour crier la condamnation à mort des vivants qui « consiste davantage à s'approcher sans cesse, asymptotiquement, de la fin

qu'à mourir pour de bon » (Mavrikakis, 2011) dans « l'urgence qui bouillait aux creux des mots » (Heim, 2011).

Tout au long de la trilogie, selon notre thèse, et à travers l'autofiction, Guibert exhibe au lecteur son corps textuel. Alors que pour certains Hervé Guibert est un corps malade, un habitus médical, c'est-à-dire un corps qui trahit son état de santé, tout au long de ce travail nous avons vu que la trilogie est l'histoire d'un corps qui écrit, dénonce, et s'insurge. Initialement l'épidémie fut identifiée comme relative à des personnes en marge de la société, définies par des modes de vie souvent illégitimes ou pathogènes, vu que l'homosexualité, la prostitution, l'immigration dérangeaient, une pandémie relative à des groupes hors des normes sociétales. Cette représentation fut prise par les médias et elle est rapidement devenue dominante dans la vision de la société. En dévoilant son sida, Guibert se met à nu, et parle avec véracité de ce qui est de plus intime du corps, de l'expérience d'un corps qui se perd. Guibert intègre le sida dans son projet littéraire, il creuse le vécu du sida à travers le récit minutieux de la confrontation à l'inconnu, médical et social, en donnant au sida un visage humain, ce qui fait de lui un témoin d'exception. Il devient médiateur entre la société et le sida, un médiateur qui nomme la violence médicale, sociétale, politique, étatique, en tenant un discours politique, mais sans jamais être un militant actif.

Il nous semble que pour exprimer tout ce qui lui est intime, il lui offre une topologie, en plaçant cette intimité dans des espaces. L'intimité, qu'elle concerne le rapport à soi, la nature essentielle qui reste cachée sous les apparences, ou la réalité profonde strictement personnelle qui relève de ce que l'on nomme sphère privée, n'est jamais privée, étant toujours déterminée par la sphère publique. Selon notre point de vue, la trilogie marque l'ultime passage de l'intime au public et à la politique. C'est à travers l'expérience vécue de l'intimité que l'on comprend la disparité des espaces. Guibert place cette expérience dans une spatialité autre, dans des espaces différents qui expriment le changement, cette rupture d'équilibre qui opère au sein même du sujet. Il situe le sujet dans des lieux « absolument différents : des lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelque sorte à les effacer, à les compenser, à les neutraliser ou à les purifier ». (Foucault, 2015, p. 1239).

Selon nous l'hétérotopie chez Guibert définit non seulement des lieux de sa réalité autofictionnelle, mais surtout les espaces de l'expérience qui s'insinue dans les représentations les plus intimes. Les lieux pratiqués se transforment en espaces certaldiens. Ce sont des « *contre-espaces*, des *utopies localisées*, des lieux bien réels

hors de tous les lieux » (Foucault, 2015, p. 1239), qui sont capables d'atteindre l'image la plus intime que l'individu a de lui-même, des lieux où a lieu la maladie, la mort, la jouissance, le plaisir, et l'expression intime, mais surtout les espaces dans lesquels a lieu l'union entre le sujet et la transgression, car la valeur intrinsèque des hétérotopies que nous avons étudiées tout au long de ce travail est le fait qu'elles bousculent, rompent l'ordre établi et déconstruisent (Roman, 2015). Ce sont des espaces d'apprentissage de soi, de créativité littéraire, mais surtout des espaces d'émancipation.

Nous dirions que Guibert à travers la trilogie débute une lutte contre l'assujettissement, pour une libération des corps et de leurs plaisirs, des territoires politiques. Qu'il parle de sexe ou de maladie, un sentiment de marginalisation prédomine, et c'est à travers le choix des hétérotopies que Guibert nous montre les espaces dans lesquels « se déroule l'érosion de [sa] vie » (Foucault, 2017, p. 1573), car « nous ne vivons pas dans un espace vide ». (Foucault, 2017, p. 1574). Son choix de parler de ses amours, du sida, de la mort ouvertement est une stratégie de purge et de résistance. À travers un processus de réappropriation, qui a lieu dans des espaces hétérotopiques, Guibert annonce l'émancipation. Il transforme les hétérotopies foucauldienne en espaces émancipateurs, en hétérotopies guibertiennes. La remise en cause des normes de la société, et l'émancipation permettent d'endiguer sans réticence les injures, la violence, l'homophobie, la sérophobie et toutes les discriminations, mais surtout à donner une voix à ceux et celles qui subissent la dérision de la majorité dominante, et une visibilité à ceux et celles qui furent enlevés brutalement et collectivement à la société, à toute la génération sacrifiée des années sida.

Longtemps négligé par la recherche académique et dont nié de légitimité, la littérature des années sida fait partie intégrale de la littérature française et il est donc temps de concentrer nos efforts pour rendre aux histoires des désirs et des amours de même sexe, et aux écrivains malades morts du sida, leur dû académique. C'est important scientifiquement de ne pas faire qu'une histoire des dominants au détriment des dominés. Quarante ans après, la science avance plus vite que l'acceptabilité sociale de la maladie. L'exclusion, la sérophobie, les discriminations et la stigmatisation malgré les progrès scientifiques restent encore de nos jours très présentes.

## 6. Bibliographie

- ACT-UP Paris. (1994). *Le sida, Combien de divisions*. Paris: Dagorno.
- Adorno, F. P. (2002). Foucault et les institutions. Dans C. Lazzeri, *La production des institutions* (p. 275-298). Besançon: Presses universitaires de Franche-Comté.
- Andrieu, B., Boëtsch, G. (2008). *Dictionnaire du corps*. Paris: CNRS Éditions.
- Andro, A., Bajos, N. (2008). La sexualité sans pénétration : une réalité oubliée du répertoire sexuel. Dans N. Bajos, & M. Bozon, *Enquête sur la sexualité en France*. Paris: La Découverte.
- Aouba, A., Pequignot, F, Laurent, J, Boileau, G, Pavillon, Jouglà, E. (2008). Mortalité par VIH en France : tendances évolutives depuis les années 1980. *Bulletin Epidémiologique Hebdomadaire*, n°. 45-46, 447-452.
- Barré-Sinoussi, F. Chermann, J-C., Rey, F. Nugeyre, M., Chamaret, S., Gruest, J., Axler-Blin, C., Vezinet-Brun, Rouzioux, C., Rozenbaum, W., Montagnier, L. (1983). Isolation of a T-lymphotropic retrovirus from a patient at risk for acquired immune deficiency syndrome (AIDS). *Science*, vol.220, n.4599, 868-871. DOI: 10.1126/science.6189183
- Barthe-Deloizy. (2003). *Géographie de la nudité. Être nu quelque part*. Paris: Bréal.
- Bersani, L. (1995). *HOMOS*. Cambridge: Harvard University Press.
- Blanckeman, B. (2016). Hervé Guibert, témoin d'exception. Dans A. Badin, S. Genetti, F. Libasci, et J.-M. Roulin, *Littérature et sida, alors et encore*. (p. 27-38). Leiden: Brill.
- Bolaki, S. (2015). Heterotopias of illness. Dans M. Palladino, & J. Miller, *The globalization of space : Foucault and heterotopia* (p. 81-93). New York: Routledge.
- Brohm, J.-M. (2017). *Ontologies du corps*. Nanterre: Presses Universitaires de Nanterre.

- Butler, J. (2017). *Le pouvoir des mots* (Traduction par C. Nordmann). Paris: Amsterdam.
- Canguilhem, G. (1962). La monstruosité et le monstrueux. *Diogène*, n° 40.
- Canguilhem, G. (1999). *Le normal et le pathologique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Caron, D. (2015). *Marais gay, Marais juif. Pour une théorie queer de la communauté*. Paris: EPEL.
- CDC. (1981, June 5). From Centers for Disease Control and Prevention: [https://www.cdc.gov/mmwr/preview/mmwrhtml/june\\_5.htm](https://www.cdc.gov/mmwr/preview/mmwrhtml/june_5.htm)
- CDC. (1982, July 9). From Centers for Disease Control and Prevention: <https://www.cdc.gov/mmwr/preview/mmwrhtml/00001123.htm>
- Certeau, M. d. (1990). *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris: Gallimard.
- De Bussher, P.-O., Thiaudière, C., et Pinell, P. (2002). La naissance d'un mouvement de lutte contre le sida (1981-1986). Dans P. Pinell, *Une épidémie politique. La lutte contre le sida en France, 1981-1996* (p. 27-54). Paris: Presses Universitaires de France.
- Defert, D. (2009). Hétérotopie : Tribulations d'un concept entre Venise, Berlin et Los Angeles. Dans M. Foucault, *Le Corps Utopique suivi de Les Hétérotopies* (p. 37-61). Paris: Nouvelles Éditions Lignes.
- Defert, D. (2014). *Une vie politique*. Paris: Seuil.
- Deleuze, G., & Parnet, C. (1996). *Dialogues*. Paris: Flammarion.
- Eribon, D. (2010). *De la subversion - Droit, norme et politique*. Paris: Cartouche.
- Favereau, É. (2006). *Nos années sida : 25 ans de guerres intimes*. Paris: La Découverte.
- Foucault, M. (2001). Préface à la transgression. Dans M. Foucault, *Dits et écrits I* (p. 261-278). Paris: Quatro Gallimard.

- Foucault, M. (2009). Le corps utopique. Dans M. Foucault, *Les corps utopiques suivi de Les hétérotopies*. Paris: Lignes.
- Foucault, M. (2015). La volonté de savoir. Dans M. Foucault, *Œuvres II*. Paris: La Pléiade Gallimard.
- Foucault, M. (2015). Les mots et les choses. Dans M. Foucault, *Œuvres I*. Paris: La Pléiade Gallimard.
- Foucault, M. (2015). Les utopies réelles ou Lieux et autres lieux. Dans M. Foucault, *Œuvres II*. Paris: La Pléiade Gallimard.
- Foucault, M. (2017). Des espaces autres. Dans M. Foucault, *Dits et écrits II* (p. 1571-1581). Paris: Quatro Gallimard.
- Foucault, M. (2017). La pensée, l'émotion. Dans M. Foucault, *Dits et Écrits II* (p. 1062-1069). Paris: Quatro Gallimard.
- Foucault, M. (2017). Sexe, pouvoir et la politique de l'identité. Dans M. Foucault, *Dits et écrits II* (p. 1554-1565). Paris: Quatro Gallimard.
- Genetti, S., et Roulin, J.-M. (2016). Introduction. Dans A. Badin, S. Genetti, F. Libasci, et J.-M. Roulin, *Littérature et sida, alors et encore*. Leiden: Brill.
- Genon, A. (2010). Hervé Guibert : fracture autobiographique et écriture du sida. Dans Burgelin, C., Grell, I., et Roche, R. *Autofiction(s)* (p. 187-206). Lyon: Presses universitaires de Lyon.
- Genon, A. (2011). Les lubies d'Hervé. *La Revue Littéraire*, p. 1-9.
- Genon, A. (2013). Construction d'un corps politique chez Hervé Guibert. *Analyses*, 8.
- Genon, A. (2014). *Roman, Journal, Autofiction : Hervé Guibert en ses genres*. Paris: Mon Petit Éditeur.
- Goffman, E. (1961). *Asylums. Essays on the social situation of mental patients and other inmates*. New York: Anchor Books.

- Guibert, H. (1990). *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Paris: Gallimard.
- Guibert, H. (1991). *Le protocole compassionnel*. Paris: Gallimard.
- Guibert, H. (1992). *Cytomégalo virus*. Paris : Seuil.
- Guibert, H. (1992). *L'homme au chapeau rouge*. Paris: Gallimard.
- Guibert, H. (2009). *La mort propagande*. Paris: Gallimard.
- Heim, B. (2011). Après Guibert. *La Revue Littéraire*, p. 65-68.
- Helibron, J., Goudsmit, J. (1987). A propos de la découverte du virus du Sida. *Actes de recherche en science sociales*. vol.69 , 98-104.
- Himbaza, I., Schenker, A., et Edart, J.-B. (2007). *Clarifications sur l'homosexualité dans la Bible*. Paris: CERF.
- Hortonéda, J. (2010). Utopie et hétérotopie. En quête de l'intime. *Empan*, p. 69-78.
- Idier, A. (2018). *Archives des mouvements LGBT+ : Une histoire de luttes de 1890 à nos jours*. Paris: Textuel.
- Jones, E. (2007). *Spaces of belonging. Home, Culture and Identity in 20th Century French Autobiography*. Amsterdam: Rodopi.
- Kroker, A. (2012). *Body Drift*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Lageiste, J. (2008). La plage, un objet géographique de désir. *Géographie et cultures*, p. 7-26.
- Lebovici, E. (2021). *Ce que le sida m'a fait. Art et activisme du XX<sup>e</sup> siècle*. Genève: JRP Éditions.
- Legendre, C. (2011). Le seul personnage. *La Revue Littéraire*, p. 23-32.
- Lestrade, D. (2017). *Act-Up une histoire*. Paris: Denoël.
- Lopez, D. (2018). Normes sociales : entre adaptation et contestation. *Strathèse*.

- Manin, L. (2013). Perverse promiscuités ? Bains publics et cafés-concerts parisiens au second XIX<sup>e</sup> siècle. *Éros parisien*.
- Martel, F. (2008). *Le Rose et le Noir : Les homosexuels en France depuis 1968*. Paris : Seuil.
- Martin-Juchat, F. (2020). *L'aventure du corps. La communication corporelle, une voie vers l'émancipation*. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble.
- Mavrikakis, C. (2011). Quand nous dévorons son corps malade. *La Revue Littéraire*, p. 61-63.
- Maxence, J.-L. (1995). *Les écrivains sacrifiés des années sida*. Paris: Bayard .
- Melreau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard.
- Montagnier, L. (1994). *Des virus et des hommes*. Paris: Odile Jacob.
- Nal, E. (2015). Les hétérotopies, enjeux et rôles des espaces autres pour l'éducation et la formation. *Recherches et éducations*, p. 147-161.
- Pinell, P., Thiaudière, C., & De Buscher, P.-O. (2002). Divisions. Dans P. Pinell, *Une épidémie politique. La lutte contre le sida, 1981-1996* (p. 107-147). Paris: Presses Universitaires de France.
- Popovic, M., Sarngadharan, M. G., Read, E., Gallo, R. (1984). Detection, Isolation and Continuous Production of Cytopathic Retroviruses (HTLV-III) from Patients with AIDS and Pre-AIDS. *Science*. Vol. 224, issue 4648. p. 497-500.
- Porumb, A. (2012). De la quête identitaire au plaisir du corps. *Analyses*, 7.
- Pratt, M. (1998). A walk along the side of the motorway : AIDS and the spectacular body of Hervé Guibert. In O. Heathcote, A. Hughes, & J. Williams, *Gay signatures* (p. 151-172). Oxford: Berg.
- Rambeaud, F. (2006). Le corps entre utopie et hétérotopie. *LOGOS*, p. 35-43.

- Rieucan, J., Lageiste, J. (2008). La plage, un territoire singulier : entre hétérotopie et antimonde. *Géographie et cultures*, p. 3-6.
- Roman, S. (2015). Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricœur. *Le Philosophoire*, p. 69-86.
- Sabot, P. (2012). Langage, société, corps. Utopies et hétérotopies chez Michel Foucault. *Materiali Foucaultiani*, p.17-35.
- Sarkonak, R. (1997). Une histoire de corps. Dans R. Sarkonak, *Le corps textuel d'Hervé Guibert*. Paris: Lettres Modernes.
- Sarkonak, R. (2000). *Angelic Echoes. Hervé Guibert and Company*. Toronto: University of Toronto Press.
- Sartre, J.-P. (1943). *L'être et le néant*. Paris: Gallimard.
- Saveau, P. (2010). L'autofiction à la Doubrovsky : mise au point. In C. Burgelin, I. Grell, & R.-Y. Roche, *Autofiction(s)* (p. 307-318). Lyon: Presses universitaires de Lyon.
- Schehr, L. (1997). Jus. Dans R. Sarkonak, *Le corps textuel d'Hervé Guibert*. Paris: Lettres Modernes.
- Setti, N. (2016). Mon corps m'appartient-il ? Distopies corporelles du corps étranger. Dans A. Badin, S. Genetti, F. Libasci, & J.-M. Roulin, *Littérature et sida, alors et encore* (p. 39-50). Leiden: Brill.
- Sontag, S. (2009). La maladie comme métaphore. Dans S. Sontag, *La maladie comme métaphore suivi de Le sida et ses métaphores* (Traduction par M-F. de Paloméa et B. Matthieussent). Paris: Christian Bourgois.
- Strauss, A. (1992). *La trame de la négociation*. Paris: L'Harmattan.
- Thiaudière, C. (2002). *Sociologie du sida*. Paris: La Découverte.

- Thiaudière, C., Pinell, P. (2002). Le temps de « non-intervention » (1982-1985). Dans P. Pinell, *Une épidémie politique. La lutte contre le sida en France, 1981-1996* (p. 77-90). Paris: Presses Universitaires de France.
- Tiaudière, C., Pinell, P. (2002). La politique de Michèle Barzach (1986-1988). Dans P. Pinell, *Une épidémie politique. La lutte contre le sida en France, 1981-1996* (p. 90-106). Paris: Presses Universitaires de France.
- Tin, L.-G. (2003). *Dictionnaire de l'homophobie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Tournier, M. (1988). Sidaïque. Philologie ou analogie ? *Mots*, p. 231-233.
- Urbain, J.-D. (2014). La trace et le territoire. *Actes Sémiotiques*.
- Wade, S. (2021). *Foucault en Californie* (Traduction par G. Thomas). Paris: La Découverte.
- Worton, M. (1997). En (D)Écrivant le corps et en imaginant l'homme. Dans R. Sarkonak, *Le corps textuel d'Hervé Guibert*. Paris: Lettres Modernes.
- Zaouti, P. (2003). Tolérance. Dans L.-G. Tin, *Dictionnaire de l'homophobie* (p. 402-404). Paris: Presses Universitaires de France.

Δηλώνω υπεύθυνα ότι η διπλωματική εργασία είναι εξ ολοκλήρου δικό μου έργο και κανένα μέρος της δεν είναι αντιγραμμένο από έντυπες ή ηλεκτρονικές πηγές, μετάφραση από ξενόγλωσσες πηγές και αναπαραγωγή από εργασίες άλλων ερευνητών ή φοιτητών. Όπου έχω βασιστεί σε ιδέες ή κείμενα άλλων, έχω προσπαθήσει με όλες μου τις δυνάμεις να το προσδιορίσω σαφώς μέσα από την καλή χρήση αναφορών ακολουθώντας την ακαδημαϊκή δεοντολογία.

Λουκάς Σαμαλτάνος